Suprême Grand
Chapitre de
l'Ancienne
Maçonnerie
d'York

Maçonnerie de la Marque et de l'Arc Royal du Grand Orient de France



ZOROBABEL



NUMERO 04 - novembre 2020

Vitraux de la Grande Loge de l'Etat de New York





Le ROI HIRAM



HIRAM ARCHITECTE

Ce nouvel exemplaire est dédié à notre
B∴A∴F∴ Daniel LAMARQUE
T∴E∴ Zorobabel, membre du Chapitre de Paris
Du Suprême Grand Chapitre de
L'Ancienne Maçonnerie d'York
Maçonnerie de la Marque et de l'Arc Royal du
Grand Orient de France



Daniel LAMARQUE

Daniel Lamarque est décédé le dimanche 16 juillet dans sa 61^{ème} année, des suites d'une longue maladie, indiquent ses proches.

Il laisse derrière lui, une jeune femme, et deux enfants en bas âge.

Militaire retraité, il a travaillé au ministère de la Défense et a été délégué auprès de l'OTAN.

Chez les Lamarque la franc-maçonnerie est une affaire de famille. "Mon père était franc-maçon, nombre de mes oncles l'étaient également" raconte Daniel. Natif de Saint-Denis de la Réunion le 08 février 1960, il fut initié, à l'âge de 25 ans, au sein de la loge "Europa" à Strasbourg.

"Je venais juste de m'engager dans l'armée de l'air, le travail était assuré et je me suis dit que le moment était venu de suivre mon père et mon frère aîné, tous deux



initiés à la R.L. l'Amitié. Ce faisant, je passais outre les recommandations de ma mère qui me disait toujours de ne pas suivre la religion de papa. "Lequel papa, du reste, compte au rang des membres fondateurs de la Tolérance Rénovée.

Daniel Lamarque a évolué dans les plus hautes sphères du Grand-Orient de France. Vice-président du Convent en 2004, il fut par la suite, Président du Jury Fraternel pour la région sud-ouest. En 2013 il est Conseiller de l'Ordre et délégué régional en charge de la Région Monde qui comprend 65 loges sur l'Afrique, l'Asie, l'Amérique, le Pacifique et l'Océanie.

En 2015 il gravit un échelon supplémentaire et devint 3ème adjoint au Grand-Maître Daniel Keller. "Je suis pleinement au service des sœurs et frères de l'obédience, chargé des relations avec les autorités civiles mais aussi avec les autres puissances maçonniques qu'elles soient françaises ou étrangères. C'est ma mission essentielle aux côtés de notre Grand-Maître."

Une fois rendu son tablier au Convent de Marseille en août 2016 Daniel disait. "Je continuerai à travailler pour l'univers, avec liberté, ardeur et joie au sein de ma loge, la Sincérité Parfaite l'Orient de Saint Pierre (sud de l'île)." Il était affilié aux R.L.:

Le Réveil Maçonnique à l'Orient de Libourne,
 L'Hermione 1780 à l'Orient de Baltimore,
 Freedom à l'Orient de Sydney
 Here O Hina à l'Orient de Papeete

Daniel Lamarque en Maçon accompli s'est investi dans les grades après la maitrise. Avancé à la Grande Loge des Maîtres Maçons de la Marque, exalté Compagnon de l'Arche Royale au Grand Chapitre de la Sainte Arche Royale de Jérusalem pour la France et élevé Nautonier le 30 avril 2010

Affilié le 13 décembre 2013 au Chapitre le Phénix Germain Hacquet dans le but de promouvoir le Rite Emulation pour la Loge Bleue et le Rite de l'Ancienne Maçonnerie d'York pour les « Hauts Grades » aux iles Maurice et de la Réunion.

Le 27 janvier 2018 il est élu 1er Principal du Chapitre de l'ile Maurice.

Lors de son mandat de 3^{ème} G.M. Adjoint Daniel, responsable des relations avec les Juridiction, a par son aide largement favorisé notre développement

En parallèle, Daniel porte un vif intérêt sur le Rite Ecossais Ancien Accepté.

Le Grand Chapitre Général le reçoit au Vème Ordre des Ordres de Sagesse du Rite Français, Grade terminal du parcours du Rite, il allait pouvoir alimenter la réflexion philosophique sur les parcours maçonniques issus des différents "systèmes".

Très engagé dans la cité, élu depuis 1989, Daniel n'a jamais manqué une réunion affirme le Maire M. Olivier Labouesse lors de la remise de la médaille d'honneur régionale, départementale et communale de vermeil et du diplôme d'honneur à Daniel

La mort accompagne le franc-maçon tout au long de son cheminement initiatique. Il médite sur le sens qu'elle prend pour tous les êtres vivants, elle l'aide à l'introspection. Il imagine qu'elle lui est familière.

Et, lorsqu'elle survient, elle le laisse interdit au moment stupéfiant de la rupture. Il sait pourtant que la mémoire lui conservera la trace de celui qui part.

De même qu'il sait retrouver ses Frères et ses Soeurs entre l'Equerre et le Compas, dans la manifestation de leurs savoir-être maçonniques, le franc-maçon sait qu'il retrouvera le disparu à travers ses actes maçonniques. Nous en sommes là.

Le BAF Gérard Contremoulin nous dit :

Nous garderons de Daniel Lamarque le souvenir d'un Frère disponible, attentif aux projets novateurs, fin connaisseur des us et coutumes africaines, toujours prêt à

embrasser de nouveaux objectifs pour défendre l'Humanisme.

L'ayant vu, regardé et écouté vivre, nous savons que nous pouvons espérer.



SOMMAIRE

	Désignation	Page	
>	Daniel LAMARQUE	4	
>	Editorial du 1er Grand Principal	7	
>	Confinement	9	
>	Le Grade de Passé Maître	10	
>	Evangile et Liberté	13	
>	Rassembler ce qui est épars	24	
1	TRAVAUX de la DRLMMMM Les Pierres Vivantes		
Carrières de Melun			
	> Le Rite Clé de notre espace Sacré	59	
	➤ Réflexion sue le Psaume 44	64	
	Cérémonie d'Avancement – Extraits	67	
>	Zorobabel	71	
>	Salomon dans les Traditions ésotériques	74	
>	Symbolisme du Sel	85	
>	Le Banquet Symbolique	88	

EDITORIAL

Triste année que celle de 2020 !!!

Le coronavirus, baptisé COVID-19 le 11 février dernier, a voyagé depuis la première apparition de symptômes chez un habitant de la province de Hubei, en Chine.

Le 31 décembre dernier, l'Organisation mondiale de la santé (OMS) a été informée d'une épidémie de «pneumonie de cause inconnue» dans la ville de Wuhan, septième ville la plus importante de la Chine avec 11 millions d'habitants.

Les premiers individus infectés avaient tous été dans un marché de fruits de mer à Wuhan. Le marché est fermé depuis le 1er janvier 2020.

Le virus est maintenant présent dans plus de 180 pays sur cinq continents.

En date du 25 novembre 2020, 60.391.816 cas de COVID-19 furent confirmés et plus de 1.421.300 personnes en sont décédées.

La France 1^{er} Européen, serait le 4^{ème} pays les plus durement touchés par l'épidémie, nous dénombrons 2.221.874 cas confirmés, 50.700 décès, 162.130 rétablis.

Devant cette pandémie mondiale, le cousin de la reine Elizabeth, le prince Edward,

duc de Kent, 84 ans, a adressé un message à tous les Frères Franc-Maçons qui ont été contraints d'arrêter leurs travaux. Jamais encore la franc-maçonnerie n'avait dû s'arrêter, même pendant la guerre et malgré les persécutions envers les maçons, les ateliers n'avaient fermés leurs portes. C'est une première, qui a été respectée par toutes les obédiences et les autorités maconniques du monde entier. Le cousin de



la reine Elizabeth a tenu à s'adresser à tous les maçons, leur donnant rendez-vous à la saison prochaine.

Face à la pandémie de coronavirus, plusieurs pays ont pris des mesures de confinement, au printemps 2020 puis, après le relâchement estival, de nouveau à l'automne 2020, pour tenter d'endiguer la propagation du virus, le nombre de contaminations et ainsi d'éviter l'asphyxie des services hospitaliers.

En France, M. E. Macron a annoncé le 28 octobre 2020 un deuxième confinement national (à l'exception de certains départements et régions d'Outre-mer). Celui-ci est entré en vigueur le 30 octobre, pour une durée théorique de quatre semaines, jusqu'au 1er décembre.

A l'instar des autres Obédiences françaises, le G.O.D.F. en suivant les prescriptions gouvernementales a géré au mieux de ses possibilités les restrictions imposées. Certes, nos locaux étaient fermés et les Tenues impossibles.

Pourtant nous n'étions pas dans le désert, nos Frères du Conseil de l'Ordre étaient proches de notre G.M. et nous recevions hebdomadairement un communiqué informatif, nous étions ainsi au fait de notre devenir.

Nous avons tous souffert de ne pouvoir nous rencontrer, de vivre notre Maçonnerie, de progresser ensemble sur le chemin de la connaissance de nos grades comme nous l'avions prévu à notre Conclave.

Les déplacements en régions dans le respect de notre planning s'avéraient impossibles, annulées les consécrations de nouveaux Ateliers comme Bordeaux et Angers, la promotion des grades de nos Ordres associés, stoppé le développement de notre Juridiction tant en Métropole qu'à l'étranger.

En revanche nous sommes restés actifs pour préparer une période plus faste. Nos Frères et Sœurs ont reçu plusieurs séries de Quizz sur les grades Emulation, sur l'ensemble des grades de l'AMYMMAR, voir de culture générale, et de nombreux contacts par mail ou téléphone furent échangés.

Suite à la dernière audience, le Livre 6 du Règlement fut totalement réécrit.

Nous avons effectué la mise à jour de certains rituels, de nos documents administratifs, travaillé sur deux grades de la Commanderie tel que le Chevalier du Temple et le Chevalier de Malte. Ces grades seront consacrés dès le déconfinement venu. Chaque Atelier a reçu sa facture 2020 avec une remise de 30% sur le montant de la Capitation.

Il nous reste à préparer notre prochain Conclave, il sera présenté et débattu par Visioconférence, un jour de la deuxième quinzaine de janvier.

N'oublions pas nos Frères et Sœurs antillais, ils viennent de supporter de telles intempéries, aujourd'hui reconnues comme catastrophe naturelle. Les deux territoires furent victimes d'intempéries, provoquant inondations et affaissements des sols dans de nombreuses communes endommageant une partie du réseau routier.

Voici à votre disposition, après son téléchargement, la nouvelle publication du S :: G :: C ::, c'est le numéro 04.

Nous remercions ces BAF pour leur contribution.

Je rappelle, nous sollicitons tous les Frères et Sœurs, et de tous les grades de la Juridiction, pour leurs Travaux, ils forment le cœur de cette publication.

CONFINEMENT

Un peu d'humour





Le GRADE de PASSE MAÎTRE

Pour un Franc-Maçon du Grand Orient De France, en venant travailler dans une Loge de l'Ancienne Maçonnerie d'YORK, on est confronté à un dilemme. Ce dernier vient du fait de la difficulté de se comparer aux systèmes de - grades après la Maîtrise - tels qu'ils sont pratiqués dans la maçonnerie française : Rite Français et Rite Ecossais Ancien et Accepté.

Après la maitrise, les anglo-saxons parlent de "side Masonry" (maçonnerie complémentaire), rappelant l'existence de seulement trois degrés en maçonnerie : *Apprenti, Compagnon et Maître y compris l'Ordre Suprême de Arche Royale* (tel que défini dans l'acte d'union de la UGLE en 1813).

Un retour aux sources nous apprend que :

- initialement la maçonnerie de métier, était divisée en deux grades : Apprenti Entré et Compagnon de métier,
- le président d'une Loge en Ecosse était selon les statuts SHAW un compagnon élu Maitre de la loge. Ce n'était qu'une fonction et pas un grade.

L'apparition de la légende d'Hiram au début du XVIIIème créant le début des «hauts grades» a dû poser un problème pour les tenants de l'ancienne maçonnerie, puisqu'elle était étrangère au corpus.

Durant les soixante années que dura, en Angleterre, le conflit entre les anciens et les modernes le problème sera résolu par l'amalgame des deux courants. Ne seront conservés que le grade de Maitre et ses variantes : Passé Maitre et Compagnon de l'Arc Royal, insistant sur le fait que ce dernier grade fait partie intégrante du grade de Maître.

C'est la maçonnerie que nous connaissons aujourd'hui.

Exit donc les grades de chevalerie propres aux systèmes français. Par la suite, ils se sont répandus sur les deux hémisphères au sein d'organisations différentes de la maçonnerie dite "bleue".

La maçonnerie que nous pratiquons à la D&RLMMM Pierre Angulaire est à 80% issue du courant des anciens.

La cérémonie ésotérique d'installation de Maître de Loge ne parait pas avoir été pratiquée en France. Le Tuileur de Vuillaume donne quelques renseignements sur le grade de Passé Maitre, très différent de celui que nous connaissons aujourd'hui.

En France, dans le début du XIXème, se posa la question de l'introduction d'un rituel spécifique pour celui qui, installé dans la chaire de Salomon, devra diriger la Loge.

La réponse fut toujours: non! Etait-ce un problème d'égalité?

Les maçons étant placés sur le plan de la plus stricte égalité, était-ce le refus de sacraliser la fonction à une époque où en France on déchristianisait les rituels ? Dans le monde anglo-saxon, le problème se posa en d'autres termes, mais surtout pas par rapport à la religion.

Le grade de Passé Maitre y est donc répandu, et il ne faut plus systématiquement avoir été Vénérable Maitre d'une Loge pour l'obtenir.

La cérémonie ésotérique d'installation des Maitres de Loges est typiquement un héritage de la maçonnerie des anciens. Ils exigeaient de la conserver dans son intégrité : ce fut une des raisons de la brouille avec les modernes. Ceux-ci ayant abandonné cette cérémonie.

Les anciens considéraient ce rituel comme un passage obligé pour la compréhension de la cérémonie d'exaltation au grade de l'Arc Royal. Il y fait mention dans les Constitutions d'Anderson de 1723¹.

Aux USA, il était considéré plutôt comme un 4^{ème} degré, souvent conféré après une élection fictive à la charge de Vénérable Maitre. Le grade était administré le plus souvent sous la juridiction d'un Chapitre de l'Arc Royal.

En 1809 le prince de Galles, Grand Maitre des modernes, demanda à une commission de rechercher et de promulguer les anciens «*Landmarks*» du métier.

La loge ainsi constituée, loge spéciale de promulgation, comprenait dans ses rangs des frères de la Loge des Antiquarians N°1 (anciennement the Horn), c'était l'une des quatre loges fondatrices de la première Grande Loge en 1717, restée fidèle au modernes.

Le Frère Bonnor (un frère des Antiquarians), secrétaire de la Loge de Promulgation, su exposer avec clarté en quoi consistait l'installation du Maitre de la Loge. Il présenta des références remontant avant 1726 et expliqua quel était le rang privilégié de Passé Maitre Immédiat.

La loge de Promulgation décida le 19 octobre 1810 «que la cérémonie d'installation des Maitres de Loge était un véritable Land Marks du Métier et devait être préservé».

¹ Constitution de 1723 – p 72 : "le Grand Maître, doit, lors d'une cérémonie particulière, l'installer solennellement selon les anciens usages, et lui présenter, la constitution, le livre de la loge et les instruments de son office." (the Grand Master shall <u>by certain significant</u> ceremonies and ancient usages install him, and present him with the constitution, the

lodge book and the instrument of this office).

A la tenue suivante, les quatre maitres qui étaient Maîtres Installés (dont trois de la loge the Antiquarians) installèrent les autres Maîtres et formèrent un conseil de Maitres Installés.

A partir de ce moment, les autres Maîtres de loge furent régulièrement installés.

Tout frère se présentant à cette Loge de Promulgation, possédant une attestation de sa loge apportant la preuve de l'occupation de l'office de surveillant, fut installé avec quelques Grands Maîtres provinciaux et le comte de Moira, Grand Maître adjoint.

Après la fusion, en 1827, le duc de Sussex Grand Maître de la Grande Loge Unie d'Angleterre, envoya des patentes à des Maîtres, bien informés des procédures, pour se constituer en conseil de Maîtres Installés. Ainsi, les Frères répondant aux critères n'étant pas Maîtres Installés, pourraient le devenir.

En particulier, tous les Maitres ayant travaillé dans la Loge de Promulgation «installèrent» en 1728 les membres de la Loge d'Instruction «Emulation» (The "Emulation Lodge of Improvement" fondée le 20 octobre 1723).

Cette dernière fixa les rituels qui constituent de nos jours le rite Emulation.

A partir de 1841, la Loge pratiqua régulièrement la cérémonie d'installation de Maitre de Loge.

Quoi qu'il en soit, il est permis de penser que cette cérémonie d'installation prendra plus tard son caractère ésotérique, c'est-à-dire en présence seulement des seuls Maîtres Installés.

La doctrine des modernes de 1717, opposées à tout grade supérieur au 3^{ème} degré, l'emporta en apparence, les grades de Maître Installé, et celui de l'Arc Royal, furent déclarés un simple complément de la maitrise.

Mais ne nous y trompons pas, le Passé Maître détenteur des secrets lui ayant été conférés par ses pairs, est investi d'une responsabilité initiatique et morale, génératrice d'heureux effets pour le maintien et la sauvegarde de la tradition maçonnique.

Ainsi Soit-il

ÉVANGILE et LIBERTE

Quelques bonnes pages

La Bible des Francs-Maçons

C'est un problème relativement complexe parce que nous pouvons l'envisager sous différents aspects complémentaires.

D'abord celui essentiel, de la présence ou non de la Bible, ou, plus généralement, du Volume de la Loi Sacrée (V..L.S..) dans l'Atelier, ensuite le rôle qu'elle joue ou ne joue pas dans le «lieu» maçonnique, en tant que «lumière» ou que «meuble».

S'ajoute la part de la Bible dans la trame du récit maçonnique qui présente la particularité qu'elle partage avec le compagnonnage de compléter un fond scripturaire, essentiellement vétérotestamentaire, par toute une série de légendes parabibliques qui développent le récit pour en tirer une leçon symbolique ou morale; enfin, l'extraordinaire variété des «mots» correspondant à chaque grade, mots de passe, mots sacrés, «grandes paroles» dont bien des rites - et tout particulièrement le Rite Ecossais Ancien et Accepté (R : E : A : A : A : C) en ses trente-trois degrés - ne sont pas avares.

Quelques remarques préliminaires tout d'abord.

Nous serons sans doute incomplet, mais nous privilégierons les rites que nous connaissons bien et particulièrement ceux que nous avons pratiqués, régulièrement ou occasionnellement, car, à notre sens, la Maçonnerie, pour être vraiment comprise, doit être vécue spirituellement et affectivement, et elle n'est pas seulement synonyme de connaissance.

Aussi notre commentaire sera-t-il essentiellement fondé sur les trois rites principaux pratiqués en France : le Rite français, le R. E. A. A., le Rite Ecossais Rectifié, car avant 2003 nous ne connaissions les rites anglais que par des textes que nous nous sommes plus ou moins régulièrement (nous en convenons volontiers !) procurés.

Aujourd'hui la Juridiction du Suprême Grand Chapitre de l'Ancienne Maçonnerie d'York au sein du Grand Orient de France est très active et comprend 650 Frères et Sœurs.

D'autre part, à notre grand regret, nous n'avons pu, pour des raisons essentiellement linguistiques, utiliser les rituels allemands ou suédois.

Quant aux rites pratiqués dans les pays latins, ils n'offrent pas grande originalité par rapport à ceux que nous connaissons déjà.

Autre observation. Il s'agit de «rites» et non «d'Obédiences».

Par conséquent, nous ne tenons aucun compte des «exclusives», «excommunications» ou affirmations d'irrégularité.

D'ailleurs, le Rite français, tel qu'il est pratiqué au Grand-Orient ou le R : E : A : A : A à la Grande Loge sont-ils si différents des rites du même nom utilisés à la Grande Loge Nationale française ?

Non, sans doute, car leurs sources sont communes.

Nous avons même (horresco referens) fait quelques allusions à la «Maçonnerie d'Adoption» qui s'est maintenue jusqu'au milieu du XIX $^{\rm éme}$ siècle, la Maçonnerie féminine actuelle s'étant contentée d'aménager - fort intelligemment d'ailleurs - les textes masculins du R : E : A : A : Ou du Rite français.

Notons aussi que le Schibboleth de la régularité, aux yeux de la Grande Loge Unie d'Angleterre, n'est pas la Bible stricto sensu, mais le V.L.S., c'est-à-dire tout livre de base à caractère religieux et la croyance dans le Grand Architecte et à Sa Volonté révélée.

Or, si la Maçonnerie a, depuis les Constitutions d'Anderson de 1723, la prétention, par ailleurs quelque peu justifiée, d'être le «centre de l'Union» et de regrouper «des hommes de bien et loyaux ou des hommes d'honneur» et de probité, quelles que soient les dénominations ou croyances religieuses qui aident à les «distinguer», elle n'en est pas moins le résultat d'un héritage, d'une tradition et de circonstances historiques qui lui ont donné une structure mentale et un équipement intellectuel chrétien, essentiellement réformé au départ, plus œcuménique par la suite.

Il existe - et nous n'avons pas à la traiter - une Maçonnerie «sans Bible».

Effectivement, partout où la Bible n'est pas la nourriture quotidienne des Frères, elle s'estompe ou disparaît, au profit du «livre de la Constitution» en Belgique et en France - évolution qui n'est nullement incompatible avec la croyance au Grand Architecte ainsi que le montre l'histoire du Rite français de 1787 à 1878 ; où on prêtait serment devant le Grand Architecte ainsi sur le «Livre de la Loi».

En Israël, c'est évidemment la Thora, sans le Nouveau Testament, ailleurs, le Coran, l'Avesta, Confucius.

Le R. E. A. A. précise, en plus de la Bible, les Védas, le Thipitaka, le Koran, le Zend Avesta, le Tao Teh King et les guatre livres de Koung Fou Tsen.

A la loge (anglaise) de Singapour, les Frères possèdent une douzaine de livres sacrés.

Et le F. Rudyard Kipling exprime parfaitement cet œcuménisme : «Chacun de nous parlait du Dieu qu'il connaissait le mieux». Mais où commence et finit le sacré ? Pourquoi pas les Pensées du président Maô ?

On peut d'ailleurs se demander si la pratique de religions comme le confucianisme est en harmonie avec le concept de «Volonté Révélée» telle que la conçoivent les religions monothéistes de l'Europe ou du Moyen-Orient.

Enfin, nous faisons, ou nous essayons de faire un travail d'historien.

Ce qui signifie que nous aurons soin de distinguer ce qui est historique, ce qui est biblique et, par rapport à la Bible et à l'histoire, ce qui est pure légende, en précisant bien que, pour aucun Maçon, la légende n'est ce qu'est la tradition dans la dogmatique catholique, c'est-à-dire quelque chose qui prend valeur doctrinale.

D'autre part, il ne nous appartient pas davantage de faire l'exégèse de ce qui est d'inspiration biblique et a fortiori des textes utilisés. Encore moins, de pratiquer les méthodes allégoriques, typologiques ou anagogiques chères aux Pères de l'Eglise et aux dialecticiens du Moyen Age et dont on trouve de nombreuses traces dans les «Old Charges» (les vieux devoirs) qui réglaient la Maçonnerie opérative.

Pour nous, le Temple de Salomon est un édifice construit par un Roi d'Israël à la gloire de Yahwe et nous n'avons pas à nous demander s'il préfigure l'Eglise ou le Christ.

Ce qui paraitra peut-être simpliste à quelques-uns, mais nous ne croyons pas à la vertu du mélange des genres.

Analysons d'abord notre premier point : la Bible, «instrument» en loge, sur laquelle on prête serment.

Il n'est pas besoin de faire preuve de vaste érudition pour constater que la Maçonnerie «opérative», celle des bâtisseurs, très liée au monde clérical au moins par la construction des cathédrales, était - comme d'ailleurs l'ensemble des corps de métiers - des «guildes d'artisans», des «compagnies» diverses - d'inspiration chrétienne, catholique en Angleterre jusqu'à la Réforme, anglicane ou réformée par la suite.

En France, Italie, Espagne, ils sont restés fidèles à l'Eglise romaine jusqu'à leur disparition naturelle ou leur suppression révolutionnaire. Avec parfois la doublure d'une confrérie professionnelle, le plus souvent distincte des confréries de pénitents. Et étaient placés sous l'invocation des saints protecteurs de la profession, et, pour les «gens du bâtiment», très particulièrement les «Quatre Martyrs Couronnés» (fluatuor Coronati) que l'on rencontre en Angleterre, mais aussi en Italie (Rome) et en France (Dijon).

De plus, il ne semble pas qu'à l'inverse des compagnonnages, toujours suspects à l'Eglise et au pouvoir civil, ces «corps» aient, si peu que ce soit, rompu avec l'orthodoxie.

Mais revenons à l'Angleterre.

Il est difficile d'affirmer que la Bible figurât dans le «matériel» des loges opératives anglaises avant la Réforme, au moins d'après ce que nous permettent de saisir les «Old Charges».

En revanche, nous savons qu'on y prêtait serment, ce qui n'a rien d'original, puisque le «métier juré» était un peu partout la règle.

Le fait est que les premiers documents - le Regius (c. 1370) et le Cooke (c. 1420) - sont parfaitement silencieux. Aussi aucune hypothèse n'est à exclure : la Bible lorsqu'on pouvait s'en procurer une, ce qui, avant le développement de l'imprimerie n'était peut-être pas si aisé, le «livre» des statuts et règlements corporatifs, des reliques comme c'est si souvent le cas en France ?

De toute façon, le serment avait un caractère religieux qu'il a conservé - sauf dans la Maçonnerie «sécularisée».

Les documents plus récents, mais aussi postérieurs à la Réforme, sont plus explicites et le serment sur la Bible est, le plus souvent, affirmé par le «Grand Loge Manuscript», n° 1 (1573), le n° 2 (1650), le «Manuscrit d'Edimbourg» (c. 1696) : «On leur fait prendre la Bible et prêter serment», le «Crawley» (c. 1700) où le postulant jure sur le livre saint par «Dieu et saint Jean», le «Sloane» de la même époque, à propos duquel le doute reste cependant permis, le «Dumfries n° 4» (c. 1710).

On peut donc admettre que, depuis la Réforme, le serment sur la Bible était devenu la règle, ce qui faisait dire à l'historien français A. Lantoine que c'était là un «Landmark de contrebande huguenote», mot amusant, mais indiscutablement exagéré.

Cette constatation ne doit pas nous faire perdre de vue la parfaite orthodoxie catholique d'abord, anglicane ensuite, des «Old Charges». Sur ce plan, le texte le plus caractéristique est sans doute le «Dumfries n° 4» (c. 1710), découvert dans les archives de la Loge de cette petite ville, située en Ecosse, mais aux confins de l'Angleterre.

L'auteur donne du Temple de Jérusalem l'interprétation chrétienne et symbolique traditionnelle et s'inspire à la fois de Bède le Vénérable et de John Bunyan.

Les prières sont strictement «nicéennes». Les «obligations» exigent la fidélité à Dieu, à la Sainte Eglise catholique (c'est-à-dire anglicane dans le sens du Prayers Book) en même temps qu'au Roi.

Les échelons de l'Echelle de Jacob évoquent la Trinité et les douze Apôtres, la mer d'Airain est le sang du Christ, les douze bœufs, les disciples, le Temple, le fils de Dieu et l'Eglise ; la colonne Jakin désigne Israël, la colonne Boaz l'Eglise avec une pointe d'antijudaïsme chrétien.

On lit avec surprise : Qu'elle fut la plus grande merveille vue ou entendue dans le Temple - Dieu fut homme et un homme fut Dieu. Marie fut mère et pourtant vierge. Tout ce symbolisme traditionnel et la «typologie» chrétienne, admise jusqu'au développement de l'exégèse moderne, se retrouvent dans ce rituel. Catholicisme romain, affirme Paul Naudon.

Certainement pas - ou mieux, certainement plus - car on peut penser qu'il s'agit là du remaniement d'un texte plus ancien.

Les citations bibliques sont empruntées à la «Version Autorisée» du roi Jacques, ce qui témoigne de l'orthodoxie anglicane du temps de la pieuse reine Anne.

Si la Maçonnerie était restée fidèle à cette orthodoxie, elle n'eût pu avoir de prétentions à l'Universalisme.

Et c'est d'ailleurs ce qui s'est régulièrement produit chaque fois que l'on a voulu rattacher plus strictement le rituel maçonnique à une confession.

Le Rite suédois, d'essence luthérienne, n'a pas débordé de son pays d'origine. Le Rite Ecossais Rectifié, de tonalité nettement chrétienne, a vu son expansion limitée.

Par contre, le R : E : A : A : A : A, les rites agnostiques, les rites anglo-saxons «déconfessionnalisés» sont susceptibles d'un développement infini.

C'est donc le grand mérite d'Anderson et des créateurs de la Grande Loge de Londres d'avoir parfaitement compris le problème. Les Constitutions de 1723 ont permis cet élargissement, bien dans la ligne d'une Angleterre déjà orientée vers les flots.

Donc, en pays chrétien, la Bible était et est restée le V.L.S., les témoignages du XVIIIème siècle sont à peu près unanimes et les choses n'ont guère changé.

En pays anglo-saxon, elle est la première «lumière symbolique», l'Equerre et le Compas étant les deux autres.

Au rite Emulation actuel, la Bible doit être ouverte sur le plateau du Vénérable, orientée en tel sens que le dignitaire puisse la lire et recouverte par l'équerre et le compas.

La page à laquelle le livre n'est pas ouvert n'est pas indiquée, mais il est de tradition - et de bon ton - de l'ouvrir à l'Ancien Testament lorsque l'on initie un israélite.

Aux Etats-Unis, la Bible est généralement déposée sur un autel particulier au milieu du Temple.

Au R. E. A. A. A., la Bible est présente, ouverte pendant les travaux et placée sur «l'autel des serments» installé au pied des marches conduisant à l'Orient et qui est recouvert d'une étoffe bleue bordée de rouge (les couleurs de l'Ordre).

Il peut être ouvert à tout endroit ; on l'ouvre de préférence à Il Chroniques 2.5 et à I Rois 6.7, où il est question de la construction du «Temple de Salomon».

En France, la Bible a connu des sorts différents.

Les documents les plus anciens que nous possédions témoignent d'une grande religiosité, d'orientation quelque peu janséniste, et nous savons, par les textes d'origine policière, que la Bible était ouverte au premier chapitre de l'Evangile de Jean.

Tradition qui s'est parfaitement conservée au Rite Rectifié, d'inspiration nettement plus chrétienne.

Mais, en pays catholique, la Bible n'est pas, comme en Angleterre, la nourriture spirituelle de la majorité des citoyens, d'autant mieux que le concile de Trente en avait limité les possibilités de lecture pour les simples fidèles.

Aussi, tout en conservant une expression religieuse sous la forme du Grand Architecte, qui ne sera remise en question qu'en 1877, la Maçonnerie française, dans son expression majoritaire, la Grande Loge, puis le Grand-Orient, vit disparaître lentement le livre de «l'outillage des Loges» dès le milieu du siècle.

Lorsque, dans les textes d'unification du Rite français de 1785 - 1786, le «Livre des Constitutions» prit place, à côté de l'équerre et du compas, sur le plateau du Vénérable, il n'y eut aucune protestation et même les Anglais ne s'en formalisèrent pas.

Sauf dans les rites totalement sécularisés - comme l'actuel Rite français des modernes - les serments qui accompagnent l'initiation et les «augmentations de salaire» sont prêtés sur le V.L.S... Ce qui, en 1738, irritait fort le pape Clément XII qui, dans la célèbre bulle d'excommunication In Eminenti, parle du «serment strict prêté sur la Sainte Bible».

Il est bien évident que, pour le monde anglo-saxon, un serment n'a de valeur que tout autant qu'il a une portée religieuse, attitude que l'on retrouve dans les tribunaux ou lors de «l'inauguration» d'un Président américain.

Il n'y a pas eu de gros changements en trois siècles : le «Colne Manuscript n° 1» précise la forme du serment : «L'un des plus anciens, prenant la Bible, la tiendra présentée, de telle sorte que celui ou ceux qui doivent être faits maçons puissent poser et laisser étendue leur main droite sur elle.

La formule du serment sera ensuite lue.»

Au Rite Emulation actuel, le candidat est agenouillé et place sa main droite sur le Volume de la Loi Sacrée, tandis que sa main gauche tient un compas dont une des pointes est dirigée contre le sein gauche mis à nu.

Lors du prononcé de l'obligation, le Vénérable, de sa main gauche, tiendra le Volume en précisant que la promesse est faite «sur ceci».

Au Rite Ecossais Rectifié - qui a conservé quelque chose de la tradition chevaleresque de la Maçonnerie française des Lumières, parfaitement absente en pays anglo-saxon - le candidat pose sa main sur l'épée nue du Vénérable posée sur la Bible ouverte au premier chapitre de saint Jean. La promesse est faite sur «le Saint Evangile».

Au Rite Ecossais Ancien et Accepté, le postulant place sa main droite sur les «trois grandes lumières» qui sont sur «l'Autel des Serments, Volume de la Loi Sacrée, Equerre et Compas», tandis que le Grand Expert met une pointe de compas sur son cœur et, «sous l'invocation du Grand Architecte de l'Univers», le postulant «jure solennellement sur les Trois Grandes Lumières de la Franc-Maçonnerie».

En France, dans les années 1745, d'après le Secret des Francs-Maçons de l'abbé Pérau, le postulant s'agenouillait, le genou droit découvert, la gorge mise à nu, un compas sur la mamelle gauche et la main droite sur l'Evangile, «en présence du Dieu tout-puissant et de cette société».

A noter que le Rite français de 1785 prescrit le serment «sur les statuts généraux de l'Ordre, sur ce glaive symbole de l'honneur et devant le Grand Architecte de l'Univers (qui est Dieu)».

Comment la Bible est-elle utilisée en maçonnerie?

On la trouve d'abord dans l'histoire ou dans la pseudo-histoire de l'ordre - ou du métier de constructeur - qui s'est transmise, en s'affirmant, du XIIIème siècle (et même sans doute auparavant) à nos jours.

Ensuite par l'existence de «légendes» rattachées à la trame historique biblique, enfin par les «mots».

Mais le «biblisme» n'est pas seul en cause. Au XVIIIème siècle, il interfère avec la Kabbale que l'on connaissait assez bien depuis la Renaissance, l'alchimie la plus traditionnelle, une tradition d'ésotérisme chrétien qui pouvait remonter au Moyen Age, les légendes chevaleresques imaginées par Ramsay et templières introduites par Hund, la théosophie de Martinès de Pasqually et de Claude de Saint-Martin.

Au Moyen Age

Le récit légendaire - c'est-à-dire les «antiquités» de l'Ordre - s'est développé à travers les «Old Charges» jusqu'à Anderson qui lui a donné sa forme définitive.

Le manuscrit «Regius» se contente d'Euclide (ce qui prouve qu'il a été rédigé par un clerc) et du roi saxon Athelstan.

Le «Cooke» est plus complet, fait intervenir l'Ancien Testament, et lui seul, à grands coups d'expressions empruntées à Isidore de Séville ou à Bède le Vénérable et évoque une succession Adam, Enoch, Tubalcaïn, le Déluge, Noé, La Tour de Babel, Abraham (qui apprit la géométrie à Euclide!), David, Salomon.

Puis, on passe en France avec Charles II (Charles Martel ou Charles le Chauve) et en Angleterre avec Athelstan.

Bien entendu, le récit fourmille d'anachronismes, mais l'essentiel y est : l'existence du «métier» depuis la création du monde, la lignée des Patriarches, leur liaison avec la science profane (ici Euclide), les rois bâtisseurs d'Israël.

Après quoi, on passe assez brutalement à la France carolingienne et à l'Angleterre par un saut de plus de 1500 ans !

Or, ce récit du manuscrit Cooke, quelle que soit son incohérence, est le texte de base des «Old Charges».

Celles-ci se transmettront jusqu'à Anderson : Adam et sa descendance directe, Noé, la Tour de Babel, Abraham, Salomon sur le plan biblique, Euclide, Charles de France et Athelstan d'Angleterre sur le plan profane.

Mais le récit se complétera par l'interférence de l'Arche d'Alliance, des deux colonnes antédiluviennes, du Temple de Zorobabel, et, sur le plan profane, de Pythagore, d'un obscur Naemus Graecus ou Grenatus et des Phéniciens (appelés parfois vénitiens !) qui font la liaison entre Zorobabel et le grand-père de Charlemagne.

Anderson et l'Ancien Testament

Tout ce matériel, dans l'ensemble homogène, devait être mis en œuvre de façon rationnelle, au moment où la maçonnerie cessait d'être affaire de gens de métier pour devenir affaire de gentlemen qui connaissaient leur Bible et avaient quelque teinture d'humanisme.

C'est Anderson qui se chargea de la tâche.

Il savait des Ecritures - ce qui est la moindre des choses satisfaisante.

Aussi, le révérend a-t-il réalisé un récit cohérent, strictement scripturaire, ne laissant aucune place aux légendes, en harmonie, et avec la «chronologie» adoptée par les

Eglises anglaises à l'aube du XVIIIème siècle, mais aussi avec ce que l'on savait de l'Orient ancien.

Les anachronismes disparaissent, grâce à un cadre de dates précis et relativement exact - au moins depuis la «vocation» d'Abraham - et le récit est conduit selon les schémas bibliques d'Adam à Zorobabel. «L'histoire sainte» s'arrête au deuxième temple et c'est là une constante des «Old Charges» qui font passer le relais de Jérusalem aux Carolingiens comme elles peuvent et d'une manière parfois saugrenue.

Au contraire, le pasteur voit nettement le flambeau passer à l'histoire biblique au monde mésopotamien et grec dont les architectes sont issus en droite ligne de «l'école de Jérusalem», c'est-à-dire des élèves de «Maître Hiram» et dont les techniques passèrent ensuite à Rome et à l'Occident.

Ezéchiel, le Temple d'Hérode, le Nouveau Testament sont totalement occultés. Le Christ est cependant mentionné comme «Grand Architecte de l'Eglise».

Le Nouveau Testament

La trame de l'histoire légendaire de l'ordre est donc vétérotestamentaire et le restera. Cependant, le XVIIIème siècle verra s'introduire le Nouveau Testament, essentiellement sous la forme de la Rose-Croix, où, sur les données scripturaires, viennent interférer des éléments de mysticisme luthérien, du Rite écossais rectifié qui s'affirme ouvertement «maçonnerie chrétienne», de quelques hauts grades de la maçonnerie anglo-saxonne ou dans le «Templarisme».

Il est permis de se demander pourquoi le Nouveau Testament est si parfaitement absent dans la légende historique ancienne et très réduit encore de nos jours.

Peut-être faut-il faire intervenir le fait que le Nouveau Testament ne compte guère de «bâtisseurs» ni de textes permettant la naissance d'une tradition, d'une légende ou d'un rite.

Le teknon de Nazareth, Joseph, est bien passif, aucun des apôtres n'était du «bâtiment».

La pierre dans le texte est envisagée négativement - Jésus annonce la destruction (Matth., 24, 2; Mc 13, 2; Lc 21, 6) du temple - ou symboliquement comme corps du Christ (Jn 2, 21) ou comme chrétiens (I Cor. 3, 16, 17; II Cor. 6, 16; Apoc. 3, 12, etc), sauf lorsque apparait Apoc 21, 1-27) la Jérusalem céleste, d'ailleurs modestement.

Rien en tout cas de comparable avec l'Arche de Noé, le Tabernacle de Moïse et surtout les Temples de Salomon et de Zorobabel. Cette explication nous parait un peu «simpliste».

Peut-être pourrions-nous faire intervenir je ne sais quelle influence cléricale, plus respectueuse du Nouveau Testament que l'Ancien relayée par le protestantisme, ennemi né de la thèse «par laquelle les papistes tâchent de maintenir que Dieu a donné puissance à l'Eglise de forger nouveaux articles de foy» (Calvin).

La question mérite, en tout cas, d'être posée.

Les légendes bibliques

Arrivons-en aux «légendes».

C'est un des caractères les plus originaux du Craft, caractère qu'il partage avec le compagnonnage, d'insérer, dans la trame même du récit plus ou moins historique, tel qu'il est énoncé par les clercs, de l'anonyme du «Regius» au Révérend Anderson, des «légendes» para - ou pseudo - bibliques.

Le principe et le développement en sont simples : on prend un personnage mentionné dans la Bible (ou les "Old Charges") et on lui attribue toute une série d'aventures.

Mutatis mutandis, ce sont les légendes épiques du Moyen Age : La Chanson de Roland en face d'Eginhard. Bien entendu, aucun frère n'a jamais vraiment cru que l'architecte Hiram avait été tué par les trois mauvais compagnons à qui il avait refusé la maîtrise, ou que Phaleg, l'architecte de la Tour de Babel, saisi de remords, s'était retiré dans les brumes du Brandebourg.

Anderson sait distinguer : il suit la trame de l'histoire biblique et profane, mais ne mentionne nulle part ces légendes dont certaines sont très anciennes mais qui, jugeait sans doute Anderson, n'avaient rien à faire dans un récit sérieux.

A peine mentionne-t-il - mais en pouvant s'appuyer sur le prêtre babylonien Bérose et l'historien juif Josèphe - et seulement on note, la légende des «deux piliers» édifiés par «le pieux Enoch». Il ne saurait être question dans ces quelques pages de disserter doctement et longuement sur l'origine de ces légendes.

Certaines paraissent dater du mitan du siècle, d'autres, issues du monde profane, se sont insérées dans la trame de la progression des grades maçonniques, d'autres, venues du fond des âges, se sont plus ou moins adaptées à ce nouveau milieu, enfin un certain nombre témoignent d'interférences et sont, par conséquent, susceptibles d'interprétations diverses selon l'optique de l'intéressé.

Bien entendu, nous laisserons à l'écart tout ce qui est «paramaçonnique», c'est-àdire n'a pas cherché à rentrer, ou n'a pas pu rentrer dans l'organisation classique de l'Ordre, par exemple les légendes compagnonniques, celles de la maçonnerie «du bois» chère à notre collègue Brengues ou, plus banalement, les peu connus «Abélites» voués à l'exaltation du malheureux fils d'Adam.

Daniel Ligou

Professeur honoraire à la faculté des Sciences Humaines de Bourgogne (Dijon).



Rassembler ce qui est épars

Réunir ce qui est épars consiste à (re)former un tout à partir d'éléments composites, similaires ou distincts qui, pour une raison ou pour une autre, se trouvent divisés, éclatés, séparés les uns des autres.

On pourrait dire que la manifestation universelle est formée par des lettres séparées correspondant à la multiplicité de ses éléments, et que, en les réunissant, on



la ramène par là même à son principe.

François-Timoléon Bègue Clavel relate au XIXème siècle dans *Histoire pittoresque de la Franc-Maçonnerie et des sociétés secrètes anciennes et modernes*: «Vers l'an 712 avant notre ère, Numa institua à Rome des collèges d'artisans (*collegia arlificum*), en tête desquels étaient les collèges d'architectes (*collegia fabrorum*).

On désignait aussi ces agrégations sons les noms de sociétés, de fraternités (sodalilaies, fralernitales). De la même époque datait, à Rome, l'établissement des libérales, ou fêtes de Bacchus.

Lorsque les corporations franches se constituèrent en une seule grande association ou confrérie, dans le but d'aller exercer leur industrie au-delà des Alpes, les papes secondèrent ce dessein : il leur convenait d'aider à la propagation de la foi par le majestueux spectacle des vastes basiliques et par tout le prestige des arts dont ils entouraient, le culte. Ils conférèrent donc à la nouvelle corporation, et à celles qui se formèrent par la suite avec le même objet, un monopole qui embrassait la chrétienté tout entière, et qu'ils appuyèrent de toutes les garanties et de toute l'inviolabilité que leur suprématie spirituelle leur permettait de lui imprimer.

Les diplômes qu'ils délivrèrent à cet effet aux corporations leur accordaient protection et privilège exclusif de construire tous les édifices religieux ; ils leur concédaient le droit de relever directement et uniquement des papes. Les membres des corporations eurent le privilège de fixer eux-mêmes le taux de leurs salaires, de

régler exclusivement, dans leurs chapitres généraux, tout ce qui appartenait à leur gouvernement intérieur».

On consultera pour compléter cet aperçu le chapitre premier (*Origine de la Franc-maçonnerie*) du susdit ouvrage ainsi que le chapitre *Histoire Critique de la Franc-Maçonnerie et sectes mystiques*, à partir de la page 134 de l'ouvrage *Histoire des religions et des mœurs de tous les peuples du monde. Tome 6*, 1819.

Si la signification ésotérique de cette expression, rassembler ce qui est épars, apparaît surtout au 3ème degré, selon les Constitutions d'Anderson, la Franc-Maçonnerie «a été fondée pour réunir les hautes valeurs morales qui, sans elle, auraient continué de s'ignorer, et pour être le centre de l'Union.»

C'est la fraternité qui rend possible une telle démarche, le symbolisme en est son outil par excellence, elle est un but d'harmonisation du vivre ensemble. L'assemblage des pierres taillées pour l'édification du temple en est la métaphore des rites de constructeurs.

Réunir ce qui est épars serait donc en premier lieu, de nouer une amitié fidèle entre les hommes de hautes valeurs morales et pour être le centre de l'union entre eux afin de les mettre en pratique. Cependant, on aura bien compris aussi, l'élitisme qui est recherché en réunissant ces personnes possédant de hautes valeurs morales.

La franc-maçonnerie, c'est donc un projet, une «intention» : réunir les êtres humains porteurs de hautes valeurs morales. Pour réussir ce challenge, trois conditions ont été proposées par les initiateurs :

- Une bienveillance mutuelle fondée sur le respect, l'écoute et la recherche personnelle.
- Un rituel permettant de structurer un temps de méditation,
- Un lieu la loge : c'est l'atelier de la rencontre et du partage pour le temps d'apprentissage de cet amour fraternel, en dehors des contraintes de la vie profane.

L'Osiris égyptien périt dans une embûche tendue par Seth (ou Typhon), mais son épouse Isis et son fils Horus recherchent ses restes dispersés, les réunissent et leur redonnent vie.

Dans le mythe d'Osiris, nous voyons le principe : devenir tout d'abord quatorze, puis treize et enfin fonctionner physiquement, être matérialisé, suivant le nombre douze que nous retrouvons dans d'autres mythes, héritiers et successeurs de la mystique égyptienne.

D'autres religions porteront plus avant cette connaissance au travers, notamment, du cycle d'Héraclès.

Puis, par la répartition des tâches apostoliques après la disparition terrestre du Christ.

L'ordre de progression, permettant à l'homme de reconquérir l'unité originelle disparue, consiste donc à «fonctionner» dans le monde manifesté selon le mode duodécimal que symbolisent pour l'Égypte les douze morceaux du dieu disparu afin de remonter, de revivre, les phases successives du démembrement d'Osiris.

Après avoir reconstitué cette première totalité et réalisé en soi la synthèse de l'ensemble de ces expérimentations, il deviendra alors possible de retrouver le cœur caché, le centre invisible d'énergie. Cette redécouverte implique la descente dans la caverne, puis la mort de tout ce qui a été notre comportement.

Cette mutation ne peut intervenir que lorsque le temps est arrivé de mettre un terme à notre fonctionnement purement terrestre. À ce moment, celui-ci, bien qu'harmonisé avec l'universel, n'est plus adapté à notre nouvel ouvrage, c'est pourquoi une ultime transformation est nécessaire et permet de renaître enfin.

Elle rend apte à réintégrer le principe fécondateur disparu puis d'être créatif à notre tour, d'ensemencer les ténèbres de la lumière ainsi reçue. C'est alors que celle-ci s'enrichit des fruits de l'expérimentation.

La Franc-Maçonnerie est une voie qui ne peut que proposer la lumière, lumière qui fera, ou pas, ensuite son chemin dans l'intériorité de chacun. Et c'est la somme des êtres ayant reçu la lumière qui fera évoluer l'humanité.

Dans la réalité, la multiculture idéale due aux migrations semble compromise avec les options des idéologies radicales d'un certain islam qui veut dominer, d'un catholicisme qui se veut universel, de l'intégration totale et rationaliste qui veut être une loi républicaine.

Pour Régis Debray, les cultures fractionnent l'espèce humaine en forgeant des identités. La science et la technique ont un rôle de confluence, de rassemblement de ce qui est épars.

La Franc-maçonnerie, par les influences subies à caractère chevaleresque, hermétique, alchimique, compagnonnique a conservé et rassemblé différentes traditions et ésotérismes.

«Voilà trois siècles que nous nous enrichissons de toutes les traditions spirituelles du monde, pourvu qu'elles ne soient pas contraires à nos principes de tolérance et de libre-pensée», résume Marc Henry, passé grand maître de la Grande Loge de France.

La Franc-Maçonnerie est un centre d'union rassemblant ce qui est épars.

«Réunir ce qui est épars» signifie surtout se réconcilier avec son propre «en soi». «Rassembler ce qui est épars» semble plutôt relever de l'individuel, de l'intériorité, et implique, par analogie, le retour au Un. Ce «Un» (aleph) s'est fragmenté dans le deux (Beth), inhérent à la Création. La maçonnerie appliquerait alors ce retour vers l'unité. L'union retrouvée n'est donc pas un pur retour à un état précédent, mais quelque chose de plus complexe où le répétitif s'allie à la prise de conscience d'une modification.

RASSEMBLER POUR SEPARER

Mot de passe

La diagonale est un segment de droite qui joint les sommets non consécutifs d'un polygone.

À partir de cette définition, la diagonale s'offre à la réflexion sous deux aspects paradoxaux. Premièrement, cette droite partage, sépare et divise, comme son nom l'indique avec son préfixe «dia» que l'on retrouve dans diabolique.

Deuxièmement, elle joint ce qui est opposé. La diagonale, cet espace intermédiaire, permet de passer d'un point à un autre, d'une situation à une autre, enfin d'un état à un autre, c'est la passerelle qui relie les choses entre elles.

Parce qu'elle divise et joint en même temps, la diagonale recouvre la même portée allégorique que le mot de passe» ; évoquer l'un, c'est évoquer l'autre.

Un mot de passe laisse supposer un dedans et un dehors, quelque chose qui permette l'ouverture, un accès.

En Egypte, l'initié au premier degré, restait trois ans sans communiquer avec le monde profane et, en cas de sortie, il ne pouvait plus rentrer. Au contraire, l'initié au second degré possédait un mot de passe, parce qu'il avait, dans certains jours de la semaine, la liberté de sortir.

Le mot de passe fonctionne comme une clé.

S'il s'agissait d'un coffre, cela supposerait une sorte de droit de propriété pour pouvoir posséder la clé. Si, en revanche, il s'agit d'un droit de passage, alors, ce sont des règles d'usage, de connaissance et de comportement qu'il faut justifier ; détenir un mot de passe ne pourrait se faire sans l'octroi d'un statut, c'est le cas en Francmaçonnerie.

Il semble que ce terme de «mot de passe» soit d'origine militaire comme partie du mot d'ordre qui se décompose en mot de sommation et en mot de passe ; la question constitue la sommation et la passe en constitue la réponse.

Le mot de passe est un *symbolon* verbal qui permet l'évaluation, la reconnaissance et la validation de la confiance.

Au Rite forestier le mot d'ordre est «avantage» :

- D Que signifie ce mot?
- R Utilité, honneur et prérogative.
- D Qu'entendez-vous par utilité ?
- R Qu'un F∴ Ch[arbonnier] peut voyager tant sur terre que sur Mer et que partout il trouvera des frères B[ons] C[ousins] Charb. Prêts à le secourir au besoin.
- D Qu'entendez-vous par honneur ?
- R L'estime que les gens honnêtes ont pour l'homme de bien, le F∴ Ch. en faisant sa plus grande gloire, ce qui lui donne un rang distingué du vulgaire guépier [profane].
- D –Qu'entendez-vous par prérogative ?
- R Celle que le F∴ Ch. doit avoir d'être juste en toute chose et avoir pour principe de faire constamment aux autres ce qu'il voudrait qu'on lui fit.

Le mot de passe est bien distinct du mot sacré qui synthétise chaque degré initiatique. Comme une clef, il permet d'entrer dans une des chambres du temple, sans en avoir le grade correspondant, afin d'y vivre l'élévation à ce grade.

Hiram fit d'abord trois classes de constructeurs dont une d'apprentis, une de compagnons et une de maîtres, leur recommandant de faire chacun, en particulier, leurs devoirs ; il les avertit qu'ils seraient tous payés chaque samedi au soir.

Il les payait effectivement mais vers la fin du mois.

S'étant aperçu qu'il était dupé dans le paiement puisqu'il se trouvait à court d'argent, il s'imagina que les apprentis ou les compagnons l'avait abusé en recevant la paye de maître. Pour remédier à cet abus, il fit construire, à l'entrée du Temple de Salomon, deux grandes colonnes d'airain. Moyennant un mot, un signe, un attouchement et une passe les ouvriers venaient y déposer leurs outils et recevoir le salaire de leurs travaux.

La colonne de gauche servait aux apprentis, celle de droite servait aux compagnons. Les maîtres étaient payés dans la chambre du milieu. C'est du mot de passe des maîtres que les mauvais compagnons auraient voulu s'emparer.

Les mots de passe varient selon les rites. Au grade de maître on trouve : Gabaon **au** RÉR ; Tubalcaïn et parfois Cassia au Rite Émulation, RF ; Joppé au RDLM.

D'un rite à l'autre, d'un rituel à l'autre, les mêmes mots de passe sont utilisés à des degrés différents, par exemple : schibboleth au RÉAA au 2ème grade, au RÉR on le trouve pour le maître ; Tubalcaïn au 1er grade du RF et au 3ème grade du RÉAA ; Gibelin au RÉR pour le compagnon est aussi le mot de passe du maître au RF.

Certaines loges du rite français indiquent non pas un mot mais un nombre : 3593.

Ce rituel souligne que ce mot de passe indiquait le nombre de maîtres employés à la construction du Temple mais, qu'après la mort d'Hiram, il signifia : 3 forment, 5 composent, 9 furent élus, 3 assassinèrent.

Seuls les mots de semestre peuvent se concevoir dans une obédience rassemblant de très nombreuses loges qui ne se connaissent pas ou peu, de façon à pouvoir voyager de l'une à l'autre.

Il est important de savoir que le choix des lettres constituant les mots de passe de la Franc-Maçonnerie était déjà considéré comme ayant une origine cabalistique en 1726, c'est-à-dire quatre ans avant la publication de *Masonry Dissected*.

La première utilisation connue de lettres hébraïques dans les textes de rituels maçonniques se trouve dans le premier catéchisme maçonnique imprimé, *A Mason's Examination*, publié en 1723 (Henrik Bogdan, *L'influence cabalistique sur l'élaboration du grade de Maitre en Franc-Maçonnerie.*)

Schibboleth (שָבּלֶת) ou (ת לובישׁ) ou (ת לובישׁ)

Un *schibboleth* (prononcé en chuintant) est une phrase ou un mot qui ne peut être utilisé ou formulé correctement que par les membres d'un groupe.

Le mot "schibboleth" a été adopté pour parler d'un trait linguistique qui permet de différencier des locuteurs. Le mot ne vaut que par la façon dont il est dit, son accentuation, sa sonorité. Il ne révèle pas une signification, mais un trait privilégié à la marge de la langue qui peut signaler une appartenance.

Autrement dit, un schibboleth représente un signe de reconnaissance verbal, un mot de passe, de passage, un zeugma (une figure littéraire où s'exprime un lien insolite, incongru, riche de sens, entre des mots, des locutions, des phrases...) dirait Marc-Alain Ouaknin.

Dans la Bible, le mot *schibboleth* signifie «épi, céréale», «branche» ou encore «flot», «torrent».

Il Apparaît 19 fois dans la Bible : épis 14, eaux 1, flots 1, cours (du fleuve) 1, rameaux 1, Schibboleth 1; Ps 69,16 (Les eaux) Job 24,24 (Epis).

Michel de Saint-Gall dans son *Dictionnaire des Hébraïsmes dans le Rite écossais Ancien et Accepté* précise que Schibboleth a une double signification : épi de blé et courant d'une rivière. De la même manière, le *Dictionnaire de la Bible* d'André-Marie Gérard donne la traduction suivante : fleuve ou épi.

L'iconographie maçonnique représente souvent un épi de blé au bord d'un cours d'eau.

Le schibboleth apparaît dans le Livre des Juges 12,4-6. Comme mot de passe.

Lorsque Jephté (Jephté est un homme fidèle à ses serments au point de sacrifier sa fille unique, Juges 11, 31 et 35, Bible Mechon-Mamré. https://www.mechon-mamre.org/f/ft/ft0.htm), chef des hommes de Galaad (le nom de Galaad est aussi celui d'au moins trois personnages de la Bible :

- 1. Galaad est l'arrière-petit-fils de Joseph fils de Jacob ;
- Galaad est l'un des membres de la lignée des fils de Gad fils de Jacob ;
- 3. Galaad est le père de Jephté l'un des juges d'Israël), eut défait les Ephraïmites et pris les gués du Jourdain (probablement vers la ville de Guilgal, située près d'un gué du Jourdain, entre Jéricho et le pont de Damyeh, centre cultuel des tribus transjordaniennes: Ruben, Gad et la demi-tribu de Manassé), de nombreux fugitifs voulurent traverser le fleuve.

Ces Éphraïmites étaient considérés comme hautains, tenaces à la faute et toujours prêts à résister aux prétentions des autres tribus et plus particulièrement à celle de Juda, dont ils étaient particulièrement jaloux.

«Quand un fuyard d'Éphraïm disait : «Laissez-moi passer», les gens de Galaad demandaient : «Es-tu Ephraïmite ?» S'il répondait «Non», alors ils lui disaient : «Eh bien, dis schibboleth !» שָבֹלֶת qui se traduit par céréale).

Mais comme il prononçait **s**ibboleth, ne pouvant exprimer correctement (יָבִין) le chuintement de la première lettre de ce mot (סָבּלֶת) qui se traduit par souffrir), les hébreux le tuaient sur-le-champ.

ll est étonnant de trouver dans la racine hébreu de ce mot les lettres (בש) donnant l'idée de retour à un état pirmitif, à un lieu d'où l'on était parti et également l'idée de tout état d'éloignement de sa patrie, une déportation, une capture (page 380/392 *La langue hébraïque restituée*, 1ère partie, par Fabre d'Olivet.

Schibboleth devient quelque chose qui différencie ces frères si proches (Ephraïm et Menachem, les deux fils de Joseph) qui se refusent le passage et même la vie parce de croyance différente : ne pas pouvoir chuinter, c'est ne pas prononcer et adorer Shaddaï (shaddaï qui apparaît par ailleurs dans le texte de la prière, traduit des Constitutions irlandaises de Pennell (Dublin, 1730 (31) : «Très Saint et Glorieux Seigneur Dieu (il s'agit du Tout Puissant, en hébreu El Shaddaï), toi, Grand Architecte du Ciel et de la Terre,...).

Pendant son séjour de plusieurs années en Égypte, Jéroboam (de la tribu d'Éphraïm) avait fait connaissance avec la religion du pays, et avait pu constater que l'adoration des animaux, particulièrement celle du taureau, était fort avantageuse aux rois.

Ce culte grossier avait abêti le peuple, et pourrait lui être, à lui aussi, le parvenu, d'une haute utilité politique.

Il se concerta donc avec ses conseillers pour l'introduire dans son royaume en détournant les Ephraïm de Shaddaï.

Dans le récit biblique, la traversée est interdite à ceux qui ne savent pas prononcer avec justesse le mot de passe. Jephté signifie «il ouvrira», «il libérera» ou «Dieu libère». Jephté «délivre» les Galaadites de leurs ennemis; dans une vision

ésotérique, il est celui qui libère l'homme du joug du matérialisme exclusif en le faisant accéder à l'autre rive, au monde spirituel, à condition qu'il prononce le juste mot.

Pris au sens symbolique, le meurtre de l'Ephraïmite au passage du fleuve est également celui de l'étranger qui est en soi-même pour, à l'occasion du changement de rive, acquérir la plénitude de son être intérieur.

Cette lutte contre la mauvaise partie de soi dont il faut se débarrasser trouve aussi un écho dans l'islam ésotérique soufi, où c'est le véritable sens de l'Ijdihad (guerre contre soi-même).

La forme de la lettre



initiale à prononcer, le shin u, dessine l'accueil par l'ouverture de ce qui vient d'en haut pour féconder spirituellement l'être, cette même lettre commençant aussi le nom divin Shaddaï.

Utiliser la prononciation sifflante, c'est se servir de la lettre Samekh o dont la forme montre la fermeture et l'incapacité de recevoir la spiritualité, siboleth signifiant «fardeau», c'est donc refuser l'adombrement.

En effet, Jephté signifie : «il ouvrira», «il libérera» ou «Dieu libère».

Dans une vision ésotérique, Jephté est celui qui libère l'homme du joug du matérialisme exclusif en le faisant accéder à l'autre rive, au monde spirituel, à condition qu'il prononce le juste mot.

Comme la diagonale, Schibboleth joint également.

Le bon geste et la bonne prononciation sont des codes d'appartenance. N'oublions pas les origines irlandaise et écossaise de la F : M :; l'identité clanique «verbale était le propre des Scots ou des Pictes (et de toute tribu), car le sens donné au mot leur était commun et inconnu des étrangers qui en ignoraient la prononciation et l'accent spécifique.

Pour les Ancients (qui soutenaient Stuart), le tuilage en serait alors la réminiscence pour démontrer son appartenance, tuilage se faisant dans la prononciation spécifique au clan et par la main droite dans la bonne compréhension du psaume 137.

Dans une perspective initiatique, hermétique ou alchimique, les deux rives d'un fleuve représentent les mondes matériel et spirituel. Ils sont séparés mais forment un tout. Passer la rivière, faire l'effort d'aller de l'autre côté, signifie dans le domaine initiatique accéder au monde spirituel au péril de sa vie.

C'est l'épreuve purificatrice de l'eau dont la réussite ouvre le passage vers un autre état d'être. L'épreuve de l'eau imaginalise le déluge contemporain des clichés et des paroles, qui ne permettent plus vraiment de se retrouver en soi et qui submergent l'homme de rumeurs et d'informations à l'infini, noyant l'accès au livre, à la lecture, à l'interprétation, rendant difficile l'imagination créatrice qui ouvre à ce que la philosophie nomme «transcendance».

C'est en France, dans les années 1740, que schibboleth est apparu comme mot de passe pour la première fois dans un contexte maçonnique et particulièrement dans la divulgation de G.-L. Pérau, «L'Ordre des francs-maçons trahi et le secret des Mopses révélé», 1758.

Ce vocable de droit au passage est transmis au devenant compagnon au cours de l'augmentation de salaire. On peut dire qu'il est rattaché à la colonne Yakin du compagnon (au REAA).

En effet, il est écrit au *verset 12,6 des Juges* le mot «Yakin» associé avec la bonne prononciation (כֵּן לְדַבֵּר יָּכִין וְלֹא ,סְבּלֶת וִיּאׁמֶר) : «Il prononçait Sibboleth, ne pouvant le faire correctement».

Yakin ici est relié avec le sens de pouvoir (ou pas) parler droit, juste, dans la rectitude. Schibboleth est le passage vers la bonne parole.

Compléter avec le texte de Reno Boggio *Schibboleth*, La lettre shin ou le sens alchimique des hébraîsmes maçonniques.

Le Centre

Le Centre est, avant tout, l'origine, le point de départ de toutes choses ; c'est le point principiel, sans forme et sans dimensions, donc indivisible, et, par suite, la seule image qui puisse être donnée de l'Unité primordiale.

Le centre est donc le lieu de l'incréé, l'endroit mythique qui empêche toute dispersion. Il est de ce fait toujours vide, et sa représentation parfaite est le moyeu de la roue, que l'on retrouve au cœur des rosaces et par où passe un axe invisible, celui du monde. Il est ainsi le lieu où se trouve la Cause première, mère de toutes les causes de la manifestation

Là seulement se percoit la Connaissance.

C'est de ce point central, le Un originel, que partent tous les rayonnements, toutes les énergies, toutes les lois causales et les fonctions créatrices qui ont donné naissance aux mille et une formes de la création.

La couronne Kether, de l'arbre des séphiroth, est une autre expression du cercle, elle est Principe créateur d'où fusent toutes les potentialités de la création éternelle.

C'est l'œuf cosmique, le centre d'union-émanation d'où l'éclair créateur a jailli pour illuminer les **ténèbres**, ce point est Unique (R. Guénon). Selon Euclide le point n'a pas de parties, c'est-à-dire qu'il n'entre en relation ni avec le temps, ni avec la matière. Sorti du temps et de l'espace, il échappe à l'usure, tout en symbolisant l'unité fondatrice du tout.

Ce particularisme fait de lui le point fixe dans la mouvance, l'axis Mundi universel. Personne ne serait capable de le situer précisément. On sait seulement qu'on procède de lui et qu'on revient à lui. L'intuition nous amène à considérer sa présence en tout être et toutes choses.

Son omniprésence et son invisibilité font de lui le plus habile magicien de la création.

Le nom même de la roue (*rota*) évoque immédiatement l'idée de rotation; et cette rotation est la figure du changement continuel auquel sont soumises toutes choses manifestées; dans un tel mouvement, il n'y a qu'un point unique qui demeure fixe et immuable, et ce point est le Centre.

Le centre n'a pas un sens comme simple point géométrique, il est symboliquement essence de toute chose et tout être. C'est donc sur ce point central que le sens s'efface au profit de l'essence, «le cercle merveilleux est jaillissement, son centre reste immobile» (Maître Eckhart).

S'il est d'abord un point de départ, il est aussi un point d'aboutissement ; tout est issu de lui, et tout doit finalement y revenir. Puisque toutes choses n'existent que par le Principe et ne sauraient subsister sans lui, il doit y avoir entre elles et lui un lien permanent, figuré par les rayons joignant au centre tous les points de la circonférence ; mais ces rayons peuvent être parcourus en deux sens opposés : d'abord du centre à la circonférence, et ensuite de la circonférence en retour vers le centre.

Le point était la source profonde de toutes choses caché au cœur de la Création et le placer dans un cercle revenait à en indiquer la source sacrée. Dans ce contexte, le cercle sans le point n'a aucune signification et sans le cercle, le point n'en a pas plus. C'est la raison pour laquelle les cultes monothéistes, qui conservèrent ce signe, en conservèrent aussi le sens depuis Akhenaton qui en fit le symbole de son Dieu.

Il apparaît que dans toutes les traditions spirituelles, la notion de centre du monde est constante. Les centres spirituels sont Rome et Antioche pour les catholiques ; Lhassa (Tibet), Lumbini (Népal) pour les bouddhistes ; Memphis, Thèbes, Le Caire, pour les Égyptiens antiques ; Constantinople (Istanbul), Alexandrie, Aksoum en Éthiopie (*lieu qui abriterait l'arche d'alliance*) pour les Orthodoxes ; le mont Athos (en Grèce), Athènes et Olympie pour les Grecs antiques ; la Mecque, Médine et Jérusalem pour les musulmans ; Jérusalem, et Bethléem (ville d'origine du roi David) pour les Juifs, etc...

Pour la kabbale, l'humain a un centre mathématique. Adam, אָדָם, vaut 45, son centre est 23, nombre de lettres du verset Genèse 1,3 au moment de la création de la lumière; nombre aussi d'apparitions dans les cinq premiers versets (qui constituent le premier jour), de la lettre silencieuse mais visible le aleph, riche de tous les sens à venir. 23 c'est ce que l'on appelle le féminin réparé (חַוָּה, Eve, 19 qui devient חַוָּה, 23 avec les 4 aleph du verset 3).

Que faisons-nous dans le temple, tournant autour du tapis de loge ?

Que représente le fil à plomb au centre de la voûte étoilée ?

Au Régime Emulation, le point représente l'individu humain et le cercle désigne les limites de ses devoirs envers Dieu et les autres Hommes. Les deux lignes parallèles

perpendiculaires représentent Moïse et Salomon, c'est à dire le dispensateur de la Loi et le bâtisseur de son Temple.

Une tradition plus «modern» adoptée par certaines Loges (particulièrement les Loges US) et préférée des praticiens du REAA ou du RER, plus néotestamentaires, laisse à penser qu'il s'agit des deux bienheureux saint Jean pour ce qu'ils configurent, pour les uns, les solstices et pour les autres les deux piliers de la chrétienté.

RASSEMBLER LA SEPARATION APPARENTE

Dualisme

Vision de l'antagonisme des contraires. Le dualisme envisage uniquement la séparation que la conscience humaine a tracée entre le monde et le moi ; ces deux termes opposés, il les appelle «esprit et matière», «sujet et objet», ou «pensée et phénomène».

Manichéisme

Doctrine religieuse de Manès (Mani) au IIIème siècle, selon laquelle il y a deux principes premiers, le Bien et le Mal.

Un des fondements du manichéisme est de séparer le monde en deux :

- le royaume de la lumière, royaume de la vie divine, où s'exprime ce qui est de l'éternité et
- le royaume des ténèbres, royaume de la matière, royaume des morts, où s'exprime ce qui est de l'espace/temps.

Par dérivation et simplification du terme, on qualifie aujourd'hui de manichéenne une pensée ou une action sans nuances, voire simpliste, où le bien et le mal sont clairement définis et séparés.

La Franc-Maçonnerie semble avoir admis l'influence gnostique qui affirme, au plan exotérique, que le bien s'oppose au mal, reprenant la séparation tirée à l'excès par Zoroastre, le mazdéisme, le manichéisme, où tout ce qui n'est pas le bien est négatif ; le Diable, du latin diabolus, du grec $\Delta i a \beta o \lambda o \zeta$ signifiant «diviser» ou «séparer», est l'esprit du mal.

La même idée est exprimée différemment dès l'aube de la Franc-Maçonnerie française.

Dès 1749, en effet, «Le Nouveau Catéchisme» de Travenol dit, à la question que venez-vous faire en Franc-Maçonnerie: «on y creuse des cachots pour le vice et on y élève des temples à la vertu». Aujourd'hui encore on entend ce genre de réponses dans les rituels.

Le dualisme sépare par un cloisonnement moral qui, trop souvent, est enseigné dans le catéchisme de formation des jeunes, leur laissant croire que le franc-maçon serait, évidemment, du côté exclusif du positif, du bien, de la pureté, de la lumière, saint parmi les saints. Cette démarche est à l'opposé de la quête initiatique et fraternelle qui rassemble ce qui est épars.

Malgré son apparence dichotomique, le pavé mosaïque n'est pas manichéen ; il est à considérer comme figure de la dualité, pas du dualisme, comme un plaidoyer pour la tolérance.

Dualité

Vision de la complémentarité des contraires et de leur coïncidence dans l'unité.

La coincidentia oppositorum est l'une des manières les plus archaïques par lesquelles fut exprimé le paradoxe de la réalité divine.

Le présocratique Héraclite reconnaissait «la lutte nécessaire des contraires, harmonieux dans leur opposition même, définissant l'identité de ces mêmes contraires.»

Hegel disait aussi : «chaque chose réelle implique une coexistence d'éléments opposés.

Par conséquent, savoir, ou, en d'autres termes, comprendre un objet équivaut à en être conscient comme une unité concrète des déterminations opposées (*Science de la logique*, 1812).

C'est l'enseignement majeur de la symbolique de tout le décor de la loge, fondement de la formation de l'apprenti.

Elle est manifestée dans le ternaire qui est constitué par un principe premier (au moins au sens relatif) dont dérivent deux termes opposés ou plutôt complémentaires (non duels mais duals). Car là même où l'opposition est dans les apparences et a sa raison d'être à un certain niveau ou dans un certain domaine, le complémentaire répond toujours à un point de vue plus profond, donc plus conforme à la nature réelle de ce dont il s'agit.

C'est ce que dit le Zohar, le livre de la Splendeur de la Kabbale : «Trois sortent d'Un. Un est dans Trois. Un est au milieu de Deux et Deux embrasse celui du milieu et celui du milieu embrasse le monde.»

C'est avec la dualité que le monde devient sensible ; elle est la limite de l'infini, là où disparaît le Un.

Les kabbalistes appellent *Zivoug* l'accouplement du masculin Beauté, (Tiferet), et du féminin Royaume (Malkhout) qui permet le retour à l'unité.

La Phénoménologie de la perception n'est véritablement thématisée qu'au moment où se radicalise la critique des oppositions de la réflexion (sujet-objet; intérieur-extérieur; moi-autrui, etc.) et se formule l'exigence dialectique de la «vraie philosophie» «saisir ce qui fait que le sortir de soi est le fait de rentrer en soi et inversement»

Les notions fondamentales de la dernière philosophie de Merleau Ponty, chiasme, réversibilité, «dialectique sans synthèse» sont autant de tentatives pour remonter à l'origine ontologique de la diplopie de la philosophie (la chair comme voyant-visible) au lieu d'y rester enfermé en forçant l'un des opposés à se plier à l'autre.

Dans une vision duale, la transcendance peut être considérée comme l'identité dans la différence.

Androgynie

Le terme vient du grec ancien anèr (andros au génitif), homme, et gunè, femme. L'androgynie est un archétype, une image primordiale universellement répandue, un rébis lié aux commencements mythiques : «Engendré par le soleil et la lune, dit la Table d'émeraude, le Rebis rassemble les vertus essentiellement unies mais extérieurement polarisées du ciel et de la terre.»

Selon les renseignements

transmis par saint Hippolyte, Simon le Mage nommait l'esprit primordial *arsénothélys*, mâle-femelle. L'Homme primordial, l'Ancêtre mythique de l'humanité, est conçu dans de nombreuses traditions comme androgyne, un *lady-boy*. La réunion de couples de contraires, homme et femme, soleil et *lune* est appelée syzygie.

Selon les renseignements transmis par saint Hippolyte, Simon le Mage nommait l'esprit primordial *arsénothélys*, mâle-femelle.

L'Homme primordial, l'Ancêtre mythique de l'humanité, est conçu dans de nombreuses traditions comme androgyne, un *lady-boy*.



La réunion de couples de contraires, homme et femme, soleil et lune est appelée syzygie.

L'androgyne hermétique en est un des exemples les plus connus.

L'énergie et la matière, et par analogie le compas et l'équerre, sont des formes androgyniques de l'unité qui sont aussi considérées comme principe mâle et principe femelle, actif et passif.

Soufre des alchimistes, les vertus féminines au Mercure. Ces vertus opposées sont réunies en une nouvelle unité par un principe conciliateur, le Sel qui permet l'équilibre.

Carl Gustav Jung a intégré la notion de syzygie (réunion du masculin et du féminin) dans son interprétation des archétypes inconscients, notamment à travers le couple fondamental d'anima et d'animus lorsque ceux-ci apparaissent symbiotiquement.

Le processus de différenciation de ces couples syzygiques fait partie du cheminement de la conscience vers l'illumination.

Le gnosticisme pose l'assomption syzygique comme l'une des plus hautes fins de l'existence spirituelle d'un être humain.

On peut citer à ce titre le logion 22 de l'Évangile selon Thomas (apocryphe chrétien issu de la bibliothèque de Nag Hammadi) : «[...] n°7 : Irons-nous dans le Royaume? Jésus leur dit : Quand vous ferez le deux Un, [...] afin de faire le mâle et la femelle en un seul [...]».

Les colonnes Jakin et Boaz représentent, dans la phase du monde de la dualité, les deux aspects différenciés mais séparés de l'unité idéale du Delta lumineux qui les contient en idéation où ils sont encore réunis dans la perfection androgyne du commencement.

Illustration de l'androgynie : le Discours d'Aristophane au cours du Banquet de Platon.

Masculin/féminin

Il y a un genre en toutes choses ; tout a ses principes masculin et féminin ; le genre se manifeste sur tous les plans (*Le Kybalion*).

Dans la plupart des langues, l'homme et la femme sont désignés par des racines différentes ; ce qui renforce la représentation des sexes comme distincts de nature.

L'identité sexuée a toujours été un objet problématique, aussi bien dans notre environnement maçonnique bipolaire que dans la réalité sociale ou que dans les discours mythiques ou encore et surtout religieux, imposant très vite la prévalence des hommes sur les femmes.

Dans l'Antiquité, c'est sur la base d'une identité sexuelle que se fondaient le statut et la reconnaissance des êtres dans la communauté dont ils étaient membres.

L'identité sexuelle déterminait également une série de comportements, d'inclinations, d'attitudes physiques ou mentales et d'aptitudes rigoureusement répertoriées et distribuées différentiellement entre les sexes.

C'est, d'ailleurs, aux seuls hommes qu'étaient adressées les 10 paroles des tables de Loi de Moïse.

La langue hébraïque permet de relier substantiellement masculin et féminin en utilisant les termes *ish* (איש) et *ishsha* (איש). En chacun de ces termes se trouve soit la marque de la virilité (le yod fécondateur) soit celle de la féminité (le hé). En guématrie, ish, Aleph, 1 + Iod, 10 + Shin, 300 donne 311 et par réduction cinq (5), qui est le nombre de l'alliance du masculin et du féminin!

D'après l'exégèse biblique, le signe Hé, n est l'instrument de la création et de la vie : une lettre Hé de petites dimensions apparaît dans le mot «béhébaram», (Genèse 2, 4), mot qui veut dire que Dieu créa les vivants avec le Hé.

De même, après avoir scellé l'alliance qui le lie au divin par la chair, le patriarche Abram reçoit un signe Hé (valeur 5) dans son nom devenant Abraham en provenance du partage en deux du iod (valeur 10) pris dans le nom de Saraï son épouse qui devient Sarah.

Il existe, pour la kabbale, un mot, Zoun (זונ) pour le masculin et féminin, abréviation de «Zakhar (זכר) et Neqeva (נקבה)», qui désigne généralement les deux Partsoufim, Zeir Anpin et Nouqeva (parmi les douze configurations principales qui constituent le Monde d'émanation, cinq jouent un rôle essentiel : Arikh Anpin, le grand visage ; Abba, le père ; Ima, la mère ; Zeir Anpin, le petit visage ; Nouqeva, la féminité).

Le «velive» romain est un artefact de décoration (ce mot combine les trois premières lettres du mot *velificati*o, un terme en histoire de l'art qui signifie «voile» - que l'on peut voir tendu au-dessus de la tête de Jupiter par exemple et qui figure son apanage le Ciel - avec les deux dernières lettres du mot «vulve», - pictogramme dédié à figurer son épouse la Terre-) associant l'arc/voûte du Ciel et une vulve ; le Masculin et le Féminin, les Géniteurs avec leur dualité et complémentarité.

Une sorte de Ying-Yang, à la romaine.

Pour la pensée initiatique, les genres ne sont pas réductibles au sexe ou, plutôt, le sexe n'est qu'une manifestation, une expression, parmi d'autres genres.

Ainsi homme et femme ne se réduisent pas à leur sexe : la femme n'est pas un mâle de sexe différent et vice versa

Si les genres ne sont pas réductibles au sexe, le féminin, donc, peut être une qualité partagée par le mâle. Il n'y a pas d'assignation «biologique» ou essentialiste des genres aux sexes. L'éclairage ésotérique met en évidence le concept de bisexualité. La bisexualité simultanée caractérise des êtres qui sont des archétypes, des êtres primordiaux.

L'humanité apparaît au terme d'une série de séparations, de divisions, de classements, comme dans une décantation des créatures: séparation entre le Créateur et la créature, le ciel et la terre, le règne végétal et animal, l'homme et la femme ; la différenciation des sexes, c'est cette séparation de l'unité primordiale.

En fait l'opinion commune associe, en les confondant, le fait d'être homme ou femme et les notions de masculin et de féminin. Si l'on en croit Pierre Bourdieu, les séries d'oppositions que ces notions entraînent dans leur sillage sont universelles et les correspondances admises reprennent et corroborent la domination masculine.

Ainsi on retrouvera du côté masculin actif et du côté féminin passif, et les opposés dominant/dominé, dur/tendre, puissant/faible, devant/derrière, supérieur/inférieur, haut/bas.» Cependant la pensée ésotérique va nuancer ces couples d'oppositions et l'on trouvera des appréciations qui fonctionnent plutôt comme des articulations fondamentales de la pensée avec, au masculin, miséricorde et en opposé au féminin jugement, quiétude/ activité, épanchement/réceptivité, intériorité/extériorité, cause/effet, déploiement/limitation, forme/matière, richesse/pauvreté, lumière/obscurité, droite/gauche.

D'autres paires d'opposés dans la pensée grecque, comme celles qu'Aristote attribue à un philosophe pythagoricien, mettent en parallèle certaines ressemblances avec cette liste. On trouve ainsi limité/illimité, impair/pair, un/multiple, droite/gauche, mâle/femelle, repos/mouvement, rectiligne/courbe, lumière/obscurité, bon/mauvais, carré/oblong.

C'est dire et redire que nous sommes mâle et femelle, à la fois, comme image de la création.

C'est une consubstantialité de l'unité regardée dans ses aspects différenciés mais c'est de l'unité dont il est toujours question. RAPMM : L'Etre Suprême est Un, et de Lui émane le pouvoir créateur, ou Perusha, le Principe divin mâle, et quand le Un

devient Deux, mâle et femelle, de cette union du principe d'intelligence avec la

première matière se développe un troisième, qui est Viradi, le monde phénoménal.

Les Philosophes attribuent deux corps à l'art alchimique, à savoir le Soleil et la Lune, qui correspondent à la Terre et à l'Eau.

On les appelle aussi Homme et Femme. Signifiant l'union des contraires, l'hermaphrodite est un des principaux symboles de l'alchimie et il n'existe guère de manuscrit illustré où il ne figure pas.

Au travers des trois couleurs, le noir, le blanc et le rouge, le Rebis (du latin res bina, matière double) signifie aussi l'ensemble de l'œuvre alchimique qui.



dans l'union des polarités, aspire au dépassement des états particuliers de la matière.

Pavé mosaïque

Le maître-constructeur persan moderne élabore ses idées par une méthode secrète, dans laquelle un plan est divisé en carrés à carreaux égaux, dont chaque carré représente une ou quatre briques carrées comme celles utilisées en Perse.

Il s'agit d'une miniature de celle qui est transférée au sol de l'atelier des maîtres, où les motifs sont incisés dans un plâtre de terrassement parisien prêt à servir de «moule» à partir duquel des dalles peuvent être coulées. («Ars Quat. Cor.», Vi, p. 99.) Le système forme pourtant le revêtement de sol de la maçonnerie libre; il est toujours en pratique secrète en Perse et est d'accord avec les dessins carrés de l'ancienne Égypte qui servaient à fixer un canon de proportion.

La Guilde sans maçonnerie dit que le temple de Salomon avait des carrés d'une coudée maintenant représentés sur leur tapis.

L'origine du mot mosaïque serait celle du *mouséion*, temple des muses et des arts. Une mosaïque est une décoration qui assemble des fragments pour en faire des motifs ou des figures. Ces fragments sont appelés des tesselles.

La mosaïque sert au pavage du sol du temple maçonnique. C'est un assemblage complètement équilibré, parfait en régularité, de carreaux noirs et blancs alternés à l'infini, de lignes jointives sans épaisseur visibles en diagonale.

Comme le rapporte Etienne Hermant, le Pavé mosaïque apparaît très tôt en maçonnerie et bien avant 1717 contrairement à ce qui a été avancé.

Il apparaît déjà dans le «Edimbourg Register House» de 1696 dans la description des Trois joyaux (une pierre taillée, un pavage quadrillé et un large ovale), puis dans le Manuscrit Sloane de 1700 avec la même dénomination. On le trouve présenté dans la Convocation des Maçons Antédiluviens de 1726 à la suite de l'annonce d'une harangue dans le style Henleien, puis dans le *Ms Mason's Examination* (sous la dénomination de pavé d'équerre) et le *Ms Wilkinson* (pavé mosaïque), tous deux de 1727.

Quant à l'étoile au centre du Pavé mosaîque, il ne s'agit pas d'une fantaisie, elle est présentée de cette manière dans la *Maçonnerie Disséquée* de Samuel Prichard de 1730 en désignation des «meubles dans votre loge» : le Pavé mosaïque qui couvre le sol de la Loge, l'étoile Flamboyante au centre et la bordure dentelée autour.

La bordure dentelée qui entoure le Tableau de Loge donne la signification de l'ensemble du quadrillage. Il s'agit de la séparation du chaos (triangles noirs tentant de percer la Lumière et de l'envahir) et le mode crée (triangles blancs repoussant l'assaut), entre le monde profane et l'espace sacré.

On assiste au triomphe de la Lumière sur la Ténèbre. Le Tableau de Loge, au centre du pavé mosaïque est un carré Long de Lumière que les ténèbres tentent d'envahir, la Lumière luit dans les Ténèbres et les Ténèbres n'ont pu s'en accaparer.

Cette Lumière est consacrée au centre de la Loge par Beauté-Force-Sagesse lors de l'allumage des Piliers.

REAA début XIXème :

Demande : Avez-vous des meubles dans votre Loge ?

- Réponse : Oui.

- Demande: Quels sont-ils?

- Réponse : Le pavé mosaïque, l'étoile flamboyante et la houppe dentelée.

- Demande: Quel est leur usage?

 Réponse : Le pavé mosaïque est le sol de la Loge, l'Etoile Flamboyante le Centre, et la houppe dentelée la bordure tout autour.

Le pavage peut être représenté par un tissu, une natte, symbole de l'isolement visà-vis de la terre et de ses salissures empêchant la prise de racine et offrant ainsi une possibilité d'élévation ; cet extrait de pavé mosaïque devrait être disposé à l'entrée du Temple, de façon que l'on soit obligé d'en fouler les dalles pour s'avancer en loge.

Il est réconciliation des deux extrêmes que sont les ténèbres et la lumière, le bien et le mal, Dieu et le Diable, l'infini négatif et l'infini positif des mathématiciens qui ne sont qu'Un. Pour cela, les Chevaliers du Temple en firent leur gonfanon composé,

par moitié, du noir et du blanc, appelé aussi «baussant» signifiant «mi-parti de couleur».

Il est parfois réduit, dans sa représentation, à un rectangle placé au centre de la loge (en fait il recouvre tout le sol).

Les proportions du rectangle doivent s'approcher au plus près du rapport harmonique, il prend alors le nom de «carré long» (8 par 5, en général, se rapprochant le plus du nombre d'or).

Au rite de Salomon et MM, l'interstice des carreaux est un fil bleu foncé, représentant l'espace infini ; on l'appelle un virolet (n'est pas l'anagramme de Vitriol ?), c'est aussi le cordeau bleu qui sert à tracer au sol ainsi que le niveau des constructions. Ce fil évoque aussi cette mystérieuse couleur bleue, tékéleth (תְּכֶלֶת), citée 50 fois dans la Bible, que les hébreux utilisaient pour la fabrication d'objets sacrés.

Ternaire

Dans le temple, tous les symboles de la dualité et ceux du ternaire montrent, à l'évidence, une vision de la complémentarité des contraires et de leur coïncidence dans l'unité.

Le ternaire est le premier des impairs. La triade, nombre mystérieux, qui joue un si grand rôle dans les traditions de l'Asie et dans la philosophie platonicienne, image de l'être suprême, réunit en elle les propriétés des deux premiers nombres. Le ternaire représentait pour les pythagoriciens non seulement la surface, mais encore le principe de la formation des corps.

René Guénon présente dans son livre «La Grande Triade» les divers types de rapports que peuvent entretenir les termes d'un ternaire.

Trois fondamentaux se rencontrent dans la tradition :

- un principe se polarisant en deux complémentaires (comme c'est le cas pour l'unité dont dérivent le principe masculin, le ciel, et le principe féminin, la terre),
- un ternaire composé de ces deux complémentaires et de la résultante de leur union (comme c'est le cas pour le ciel, la terre et l'Homme, fils de la terre et du ciel),
- un ternaire linéaire où un terme engendre le deuxième qui engendre le troisième (comme c'est le cas pour les «trois mondes», la manifestation informelle, la manifestation subtile et la manifestation corporelle).

Pour Papus (*Traité Élémentaire de Science Occulte*) «on appelle Père le principe divin qui agit sur la marche générale de l'Univers, Fils le principe en action dans l'Humanité, et Saint-Esprit le principe en action dans la Nature».

Le ternaire, incluant la terre, le ciel et l'homme, place ce dernier en position de médiateur entre les deux premiers ; autrement dit entre équerre et compas comme étant aussi le lieu où se trouve le maître en Franc-maçonnerie.

Des types de ternaires existent dans d'autres traditions: les trois mondes (le Tribhuvana hindou), le ternaire Spiritus, Anima, Corpus (se retrouvant dans la tradition chrétienne telle qu'exposée au Moyen Âge), le ternaire soufre, mercure, sel des alchimistes, le ternaire Deus, Homo, Natura (employé aussi par la chrétienté), le ternaire providence, volonté, destin (figurant dans la doctrine délivrée par Pythagore, par exemple), le triple temps (passé, présent, avenir), le Triratna bouddhique, Bouddha, Dharma, Sangha.

A l'ensemble président l'unité et le retour à elle.

Si tous les êtres ne cessent jamais d'être contenus dans l'unité, en revanche, ils perdent de vue ce rattachement. Leur connaissance s'est obscurcie, d'où par exemple la souffrance et les erreurs sur la prétendue autonomie de l'individu.

Ce qui est appelé «âme» dans une vision ternaire de l'homme, c'est le monde mouvant, intermédiaire entre le corps terrestre et l'esprit de nature divine : il est fait d'émotions, de sentiments, d'images et de pensées, et il est appelé aux métamorphoses et aux transformations. Mais lorsque Socrate, les néo-platoniciens, les mystiques parlent de l'âme, c'est de l'âme-esprit qu'il s'agit : le principe lumineux, transcendant, immortel de l'être humain.

La vision ternaire des choses permet de s'extraire du dualisme pour comprendre la dualité afin de participer avec les trois niveaux (corps, âme et esprit) à la compréhension de l'univers.

RASSEMBLER POUR FAIRE REVIVRE Mythe d'Osiris

Une des narrations les plus complètes du mythe d'Osiris est celle de Plutarque, dans son «De Iside et Osiride», dont il a eu, on ne sait comment, une connaissance plus complète qu'aucune source égyptienne, y compris celle des Textes des Pyramides. Les autres sources possibles sont : le Livre des Morts, les textes d'une stèle qui se trouve au Louvre, d'autres textes divers de l'Égypte antique, les recherches de spécialistes de l'Égypte ancienne.

Alors qu'il revient victorieux d'une longue campagne de conquêtes, Seth profite des fêtes organisées à cette occasion pour inviter son frère Osiris à un banquet.

Au cours de la soirée, il le met au défi de s'allonger dans un grand coffre. Lorsque ce dernier y fut couché, Seth l'enferme et jette le coffre dans le Nil.

Isis, la Sœur-Épouse d'Osiris, part à la recherche de son âme afin de le ramener à la vie. Isis déchire ses vêtements et parcourt le monde à la recherche du coffre dans lequel «le Bienveillant» a été enfermé. Cependant de retour, elle ne ramènera pas Osiris car ceux qui descendent en ces lieux ne peuvent pas revenir et c'est seulement l'amour d'Isis, symbole de la régénération et de la vie éternelle qui permettra de retrouver le corps.

Durant le voyage d'Isis aux enfers, le coffre contenant le corps, entraîné par la mer, atteint les côtes de Phénicie où il s'échoue aux pieds d'un acacia, ou d'un tamaris, selon les versions. La quête dura si longtemps que le tronc de l'acacia recouvrit la boite contenant le corps d'Osiris.

Le roi de Byblos, occupé à faire construire son nouveau palais, fait abattre l'arbre afin d'en faire l'une des deux colonnes qui doivent en décorer l'entrée. Isis entend parler de l'odeur qui s'échappait du tronc alors qu'on le coupait. Elle en comprend aussitôt la signification et se rend en Phénicie où on lui remet la colonne prodigieuse. Elle ouvre la colonne de bois et en retire le cercueil de son époux qu'elle arrose de ses larmes. Elle le ramène en Égypte et le cache au fond des marais afin que Seth ignore que le corps a été retrouvé. Mais au cours d'une chasse, ce dernier découvre le coffre. Furieux qu'Osiris soit encore entier malgré le temps écoulé, il décide de découper le cadavre en quatorze morceaux qu'il disperse à travers le pays.

Le nombre de morceaux du corps d'Osiris varie selon les sources, de quatorze à quarante-deux. Les deux versions du Papyrus Jumilhac mentionnent quatorze morceaux collectés par Isis en douze jours, ce qui correspond à la durée de la fête du labour.

Selon Diodore de Sicile, Typhon (autre nom de Seth, frère d'Osiris, principe du mal, des ténèbres et de la stérilité) découpa le corps de sa victime en vingt-six morceaux, un par conjuré. On donna à chacun une apparence momiforme avant de l'ensevelir. Enfin, la géographie sacrée d'Edfou mentionne autant de morceaux que de nomes (circonscriptions administratives de l'Ancienne Égypte), soit quarante-deux. Le corps démembré d'Osiris, dont l'inondation refait l'unité, se confond ainsi avec la terre d'Égypte. Ici, les quatorze morceaux représentent ceux qui sont retirés à la lune, dans la phase descendante, jusqu'à sa disparition totale. La quête d'Isis et la reconstitution du corps illustrent, au contraire, la phase ascendante, jusqu'à la réapparition de la pleine lune, reconstituée, l'œil oudjat.

Isis se met à la recherche des morceaux. Elle les retrouve tous à l'exception du sexe, dévoré par un oxyrhinque (ou un brochet du Nil). Aidé par Anubis, Thot et Nephtys, elle recompose le corps démantelé en douze parties et le momifie. Ramené à la vie

par ces pratiques et désormais à l'abri de la mort, Osiris se retire dans les mondes souterrains, il laisse alors le trône du monde visible à son fils Horus qui deviendra le modèle des rois à venir.

C'est au 17^{ème} jour du mois d'Athyr que la mythologie égyptienne place la mort d'Osiris : c'est l'époque où la pleine lune est surtout visible.

Aussi les Pythagoriciens appellent-ils ce jour «interposition», et ont-ils pour le nombre 17 une complète répugnance. En effet, entre le carré seize (4x4) et le rectangle dix-huit (6x3), qui sont les seuls nombres de surfaces planes dont les périmètres se trouvent égaux à leurs aires, vient tomber le nombre dix-sept qui disjoint ces deux nombres, s'interpose entre eux et divise leur rapport en deux parties inégales.

Ainsi, sorti de sa gangue d'acacia, dépecé et recomposé, avec l'aide de trois autres divinités, Osiris sera relevé et momifié (le papyrus du *Livre des Morts* d'Ani, découvert à Thèbes en 1887 par Wallis Budge comporte une invocation toute spéciale : Hommage à toi, ô seigneur de l'Acacia). C'est seulement à l'issue de cette restructuration et de cette préparation à l'éternité qu'Osiris pourra reprendre son voyage. Ses os sont d'argent, ses chairs d'or, ses cheveux de lapis-lazuli.

Platon, Thalès, Eudoxe, Apollonius et Pythagore avaient rapporté d'Égypte ce principe, vrai ou faux, que dans l'économie de l'univers la vie sort du sein du trépas ; ce principe fut présenté sous l'allégorie d'Osiris expirant pour renaître sous le nom d'Horus.

Le 3^{ème} grade se nommait en Égypte «porte de la mort». Le cercueil d'Osiris, dont l'assassinat était supposé récent, s'élevait au milieu de l'emplacement où se faisait la cérémonie. On demandait à l'aspirant s'il avait pris part au meurtre d'Osiris. Il était frappé, ou on feignait de le frapper, à la tête d'un coup de hache, il était renversé, couvert de bandelettes de momie, des éclairs brillaient, le mort supposé était entouré de feu.

Assimilé à Dionysos, Osiris illustrait la théologie néo-orphique : la cosmogonie conçue comme un autosacrifice de la divinité, comme la dispersion de l'Un dans le Multiple, suivie par la «*résurrection*», c'est-à-dire par le rassemblement du Multiple dans l'Unité primordiale.

Osiris fut très tôt comparé au grain de **blé** enseveli (mourant), germant et réapparaissant à la lumière solaire, prêt à être la nourriture essentielle des hommes. De nombreuses illustrations représentent la momie du dieu couverte de grains de blé, ou de jeunes tiges de blé émanant de son corps allongé.

Parce qu'il était l'image des cycles de la nature, on creusa dans la pierre des formes d'Osiris que l'on remplissait de terre, et dans lesquelles on répandait des grains de blé afin qu'il pousse dans le secret du tombeau. Ainsi, mis en terre en même temps que le défunt, le blé, symbole vital d'Osiris, était pour le disparu la certitude de sa renaissance future, l'assurance de la continuité de sa vie, puis de sa résurrection lumineuse.

C'est pourquoi, dans le papyrus funéraire de Nu, Osiris déclare : «Je suis le Seigneur des hommes qui ressusciteront des morts.» C'est une telle image symbolique qu'utilisera le Christ lorsqu'il se comparera lui-même au grain de blé devant mourir pour renaître et produire de nouveaux grains au centuple.

Certains gnostiques utilisèrent cette parole pour affirmer que le Christ avait suivi la totalité du parcours initiatique osirien afin de devenir à son tour un Osiris spirituel, un être de Lumière.

L'initié du 3ème grade des mystères d'Isis était d'abord conduit dans un vestibule audessus de l'entrée duquel était écrit «porte de la mort». Des momies et des cercueils étaient figurés sur les murs. Il trouvait bientôt un cadavre. Au milieu du vestibule était placé le cercueil d'Osiris, qui, à cause de son assassinat présumé, était empreint de tâches de sang. On demandait à l'aspirant s'il avait participé à ce meurtre ; à la suite de cette épreuve préparatoire, il passait dans une salle, où tous les initiés étaient habillés en noir ; on lui présentait une couronne qu'il foulait aux pieds, et le chef de l'initiation s'écriait «outrage, vengeance!», et saisissait de suite la hache des sacrifices, en frappaient doucement le candidat à la tête.

À l'instant deux initiés le renversaient et l'enveloppaient de bandelettes ; tous ceux qui l'entouraient étaient dans la tristesse ; on le présentait dans cet état de mort apparente devant un tribunal qui déclarait qu'il n'avait point participé au meurtre d'Osiris, et on lui rendait la liberté ; ... ; le signe de reconnaissance consistait dans une embrassade particulière (Docteur Pierre Gérard Vassal, Cours complet de Maçonnerie ou Histoire générale de l'Initiation depuis son origine jusqu'à, son institution en France, 1832,

En alchimie, au XVIIème siècle, le mythe d'Osiris est repris par Michael Maier dans son *Atalante figitif* qui en fait une fugue, une gravure et un poème (Patrick Burensteinas, *étape 2, Le Voyage alchimique*, *Chartres*, à partir de 20')

La mise en œuvre du mythe d'Hiram Abif, dans les rites égyptiens de la Francmaçonnerie, est une opération de magie opératoire destinée à faire revivre à tous les maîtres maçons ce que les prêtres-initiés égyptiens ritualisaient dans la grande pyramide afin de transférer l'esprit du pharaon défunt (Osiris) au nouveau pharaon désigné pour en faire un nouvel Horus.

En Grèce, l'homologue d'Osiris est Dionysos-Zagreus.

Né d'une union illégitime de Zeus, l'enfant Dionysos encourt la haine d'Héra, qui le fait assassiner et mettre en pièces par les Titans; mais une autre divinité, Apollon ou Athéna, rassemble les membres suppliciés, et le jeune dieu reprend vie ; la biographie d'Atys, parèdre de Cybèle, comporte également castration, mort et renaissance. On n'en finirait pas d'énumérer les dieux dont l'histoire est conforme à cet itinéraire, dans lequel s'inscrit aussi celui d'Hiram.

La Parole perdue

Toutes les traditions parlent d'un âge heureux où les êtres pensants, dans la paix et dans l'innocence, vivaient dans le sein de la vérité. Dans cet âge, dont nul voile ne couvrait la réalité, une parole universelle pénétrait uniformément tous les degrés de l'intelligence. La quête souvent évoquée de la Parole perdue est celle de la révélation première. Le symbolisme de la langue primordiale en est un autre synonyme.

Selon la tradition musulmane, il s'agit de la langue syriaque, ou solaire, expression transparente de la lumière reçue dans le centre spirituel primordial. Il est significatif que la langue paradisiaque ait été comprise des animaux.

L'introduction chamanique au langage des animaux est, à l'inverse, un symbole du retour à l'état édénique. Plus précisément encore, cette langue est parfois celle des oiseaux. Or, la langue des oiseaux est une langue céleste ou angélique, symboliquement analogue à la langue syriaque, et qui ne peut être perçue que par l'atteinte de certains états spirituels».

Les mystères des sociétés initiatiques de l'Antiquité perpétuaient les premières traditions du genre humain et les nouveaux acquis des corps savants pour élever, au-dessus de leurs semblables, des initiés jugés aptes à en faire un usage utile pour tous. Cet enseignement leur était donné de bouche à oreille après avoir pris l'engagement, par un serment menaçant, de ne le transmettre à d'autres initiés que sous les mêmes formes et conditions. Il est raconté qu'ils étaient possesseurs de secrets scientifiques redoutables et bienfaisants dont leur haute morale imposait le respect.

Cependant, détournés de leur action bénéfique, ces secrets étaient susceptibles d'être transformés dans un but malfaisant. Des initiés s'éteignirent, emportant dans la mort les secrets qui leur avaient été confiés ; les initiations furent interrompues.

Ainsi, les secrets des rites initiatiques pour l'intromission des pharaons, véritables mystères de la lignée royale d'Égypte, furent définitivement perdus à la mort du roi

Sekenenrê Taâ qui mourut sans les avoir dévoilés à son ennemi qui voulait les lui arracher.

La plupart des hiéroglyphes égyptiens, nous conte le rituel Misraïm des travaux de maître de 1820, présente des êtres animés formés quelquefois de parties appartenant à des êtres peu ressemblants par leurs formes extérieures et par leur inclinations; les combinaisons numériques et géométriques dans leur résultat étaient hiéroglyphique; les nombres 3, 4, 7, 9, et le générateur Un étaient des emblèmes respectés.

Cette Tradition secrète fut transmise par les sages de la Chaldée aux égyptiens, puis à Moïse jusqu'à Salomon. À la suite d'une indiscrétion, il fut convenu que les anciens hiéroglyphes seraient remplacés par des figures d'instruments propres à la construction matérielle.

Le secret est dit «royal» par son origine divine transitant par celui qui dans les trois ordres initiatiques a la responsabilité d'aménager l'espace : le roi.

C'est donc la version traditionnelle du Roi-bâtisseur qui détient le royal secret suite à l'enseignement reçu de son prédécesseur et relié au divin par le sacre diligenté par l'église et par la couronne.

David détenait par la remise de plans que lui fit l'Eternel, le secret initiant la construction du Temple maison du divin, mais c'est Salomon héritant des plans qui le construisit en déléguant une partie de l'œuvre et du chantier à Hiram. À sa mort allégorique le secret fut perdu.

La destruction de la bibliothèque d'Alexandrie, créée par Ptolémée Soter quatre siècles avant notre ère (dont les six cent mille volumes furent anéantis en trois incendies consécutifs), les autodafés de l'Inquisition et des tyrans sont des paroles perdues de la science et de l'histoire. Les hautes connaissances philosophiques, morales ou scientifiques transmises oralement ou enregistrées par l'écriture dont les manuscrits furent détruits sont tout autant une parole perdue.

La vérité socratique, pour perdue qu'elle soit, peut être retrouvée.

Selon la thèse de Platon (faisant parler Socrate), l'homme a connu la vérité avant son incarnation dans le monde sensible, quand l'âme n'était pas encore prisonnière du corps, quand il était dans le monde des Idées. Le travail de remémoration, l'anamnèse est la recherche d'une vérité déjà connue en dépassant le sensible pour accéder à l'intelligence de l'idée (vraie) qui fut perdue et oubliée.

Ce retour vers la reconnaissance est illustré par la sortie de la caverne. Cette structure ternaire de la théorie de Platon, (connaissance - oubli ou chute - reconnaissance ou renaissance ou résurrection) a fondé une postérité métaphysique

qui perdure, tout particulièrement dans la pensée chrétienne mais aussi dans l'allégorie de la parole perdue du Maître.

Pour le kabbaliste Isaac Louria et son disciple Hayyim Vital, le péché d'Israël c'était «l'oubli progressif de la tradition ésotérique».

Pour René Guénon : «Il n'y a plus guère, dans le monde occidental, comme organisations initiatiques pouvant revendiquer une filiation authentique que le compagnonnage et la Franc-maçonnerie, deux initiations artisanales. Les autres initiations, sacerdotales, royales, hermétiques, alchimiques et chevaleresques, ont complètement disparu ou sont confinées dans des milieux si secrets ou restreints qu'elles sont quasi inaccessibles en dehors de ce qui a survécu dans la Franc-maçonnerie.»

La parole perdue serait le substrat de la sagesse originelle. La Franc-Maçonnerie en a conservé le souvenir, mais d'une manière subtile et ses membres espèrent, d'une initiation à l'autre, pouvoir remonter à la sagesse fondamentale qui est censée leur être dévoilée à l'issue de leur ultime initiation.

Le mot sacré des Hébreux, YHVH, trouve quelque similitude entre les Mystères égyptiens où c'est l'organe générateur qui se perd et un substitut en est fait, et la Franc-Maçonnerie où c'est le mot qui se perd et un substitut qui est donné à sa place. En vérité, ce n'est que l'expression de la parole qui est perdue. Comme la vérité platonicienne, elle est toujours dans le monde des idées, sa recherche est une quête en tant que parole cachée. C'est, dans les pierres, les peintures, les parchemins ou les alphabets et les langages, dans leur sauvegarde, sous ce camouflage, que des enseignements ésotériques ont été ainsi transmis à travers le temps.

REAA: L'expression «Parole Perdue» apparaît pour la première fois dans le Rituel d'Initiation au 4ème degré. On notera qu'elle n'est jamais employée seule et qu'elle accompagne les mots vérité et lumière.

- Que cherchiez-vous dans vos voyages ?
- La Vérité et la Parole Perdue»

Le rituel explique :

«Nous déplorons aussi la perte de la vraie parole dont nous sommes maintenant privés ...

Vous avez encore bien des degrés à gravir avant d'approcher la Vraie Lumière et de découvrir la Parole connue des seuls initiés.»

La parole perdue y est donc présentée comme accessible.

La quête souvent évoquée de la Parole perdue est celle de la révélation première. Le symbolisme de la langue primordiale en est un autre synonyme.

Selon la tradition musulmane, il s'agit de la langue syriaque, ou solaire, expression transparente de la lumière reçue dans le centre spirituel primordial. Il est significatif que la langue paradisiaque ait été comprise des animaux. L'introduction chamanique au langage des animaux est un symbole du retour à l'état édénique.

Plus précisément encore, cette langue est parfois celle des oiseaux. Or, la langue des oiseaux est une langue céleste ou angélique, symboliquement analogue à la langue syriaque, et qui ne peut être perçue que par l'atteinte de certains états spirituels».

Les mystères des sociétés initiatiques de l'Antiquité perpétuaient les premières traditions du genre humain et les nouveaux acquis des corps savants pour élever, au-dessus de leurs semblables, des initiés jugés aptes à en faire un usage utile pour tous.

Cet enseignement leur était donné de bouche à oreille après avoir pris l'engagement, par un serment menaçant, de ne le transmettre à d'autres initiés que sous les mêmes formes et conditions. Il est raconté qu'ils étaient possesseurs de secrets scientifiques redoutables et bienfaisants dont leur haute morale imposait le respect.

Des initiés s'éteignirent, emportant dans la mort les secrets qui leur avaient été confiés ; les initiations furent interrompues. Ainsi, les secrets des rites initiatiques pour l'intromission des pharaons, véritables mystères de la lignée royale d'Égypte, furent définitivement perdus à la mort du roi Sekenenrê Taâ qui mourut sans les avoir dévoilés à son ennemi qui voulait les lui arracher.

Dans sa quête initiatique l'homme recherche la parole perdue, car, retrouver cette parole, en l'occurrence le Nom incommunicable IEOVAH force active de l'Ancienne Alliance, c'est réunifier et harmoniser en soi toutes les potentialités, toutes les manifestations de tous les niveaux de l'être : physique, psychique et spirituel.

C'est reconstruire, en «rassemblant ce qui est épars», l'homme total ; c'est la réédification mystique du temple intérieur (le sanctuaire du Cœur) dans lequel pourra descendre (puisque devenu «vierge» par les différentes purifications) le Verbe, dont le Nom est IEOCHOUAH. (Jean-Baptiste Willermoz, *Temple et Quête Initiatique*)

Retrouver la Parole perdue, c'est se recouvrir de la puissance de l'Éternel, aller vers l'unification et l'identification entre la lumière intérieure (celle qui luit dans nos ténèbres) et la lumière universelle extérieure. Par le Nom, Dieu se révèle à l'homme.

RASSEMBLER CE QUI EST EPARS DANS LA MYSTIQUE CHRETIENNE

La Trinité

Le trinitaire apparaît dans la pensée religieuse chrétienne à la fin du Ilème siècle en orient chez Théophile d'Antioche (trias) et en occident chez Tertillien (trinitas).

Avec l'avènement du Fils proclamé, au concile de Nicée (325), de même nature que le Père, consubstantiel, coéternel, engendré et non créé, l'Unique des Hébreux a éclaté en se divisant. C'est à trois «êtretés» que le concile de Constantinople (381) attribue subtilement les rôles de la triade : le Père créateur, le Fils rédempteur et le Saint Esprit sanctificateur.



Le fils devient la face visible de l'invisible ; la Renaissance picturale, en couvrant de chair l'idée de Dieu, a fait chuter l'absolu dans le relatif.

Œuvre d'art par excellence, en cette icône de la Sainte Trinité, réalisée par André Roublev au début du XVème siècle, se condensent des trésors de connaissance, de méditation et de savoir-faire. Entre autres significations symboliques, elle représente le Nom divin.

L'Ange du milieu figure le Père, et l'Ange de gauche, le Fils. Tournés l'un vers l'autre, ils se contemplent et leurs regards se reflètent. Voilà le Bipôle.

La couleur mauve caractéristique du Fils annonce la «septième race», violette, des hommes surévolués. L'Arbre des Vies, derrière le Père, signifie l'Un qui se multiplie; la Cité, derrière le Fils, c'est le multiple qui s'unifie.

L'Ange de droite, qui est à part, personnifie l'Esprit. C'est le plus féminin des trois, son bâton est le plus incliné, ses mains sont parallèles, son visage, fort penché, est illuminé par un regard intérieur.

L'hommage, rendu à ce dogme de la trinité, perdure dans certaines interprétations du *delta* lumineux maçonnique.

De l'unité de la trinité à la quadruple essence divine,

Rassembler le sang et la chair : La cène

Est-ce aux seuls apôtres, qui étaient seuls présents à la cène, qu'il a été donné de manger le vrai corps et de boire le vrai sang ?

Qu'on nous dise donc ou cette interprétation est prouvée. Il a dit ailleurs: Ma chair est véritablement une nourriture mon sang est vraiment un breuvage: celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui; et cependant si les apôtres comme seuls présents à la réalité, ont pu seuls manger sa chair et boire son sang; et qu'il n'y ait plus pour nous qu'une simple commémoraison de cette réalité, tous les

hommes, excepté les apôtres, doivent donc renoncer à voir jamais Jésus-Christ demeurer en eux, et à demeurer en lui, par cette manducation réelle qui leur serait à tous impossible. Jean Baptiste Willermoz.

Le Tétramorphe

Du grec *tétra*, quatre et Morphée, la forme, le Tétramorphe montre quatre formes allégoriques : l'humain, le lion, le bœuf et l'aigle.

On le trouve dans diverses civilisations de l'Antiquité. Son origine remonte à la nuit des temps. À Babylone, il représentait quatre divinités secondaires, il figurait les quatre points cardinaux et en astrologie, science inventée par les civilisations mésopotamiennes, il symbolisait les quatre signes fixes du zodiaque.

Ces quatre symboles se retrouvent présents, non sans raisons, en Franc-Maçonnerie dans les armoiries de la Grande Loge des Anciens et sont donc toujours en bonne place dans les armoiries de la Grande Loge unie d'Angleterre. Le taureau ou le bœuf est symbole de sacrifice et de fertilité. On sait que dans le pays de Canaan, celui de Melkisédeq vraisemblablement, Dieu était El, représenté par le taureau de la fertilité, encore appelé le Compatissant

On ne peut manquer la référence à la vision du prophète Isaïe, dans cette célèbre théophanie où les anges, au milieu des cercles de feu, présentent quatre faces : une face d'homme, celle d'un taureau, celle d'un aigle, et celle d'un lion.

- Les quatre bannières représentant un bœuf, un homme, un lion, un aigle, étendards de tête des quatre divisions de l'armée d'Israël, ont une signification universelle. Elles ont inspiré les armoiries de toutes les plus grandes familles en Europe.
- Le bœuf Apis a le même rôle dans la mythologie égyptienne. Ephraïm est de même un symbole de fertilité.
- L'aigle avec son œil qui voit évoque le prophétisme. L'aigle représente la tribu de Dan, qui veut dire juge.
 - Les Juges, comme les Prophètes sont en communication directe avec Dieu ; l'aigle exprime la rapidité et la promptitude avec lesquelles les volontés de Dieu sont exécutées.
- L'homme est dans la plénitude de ses pouvoirs adamiques : royal, prophétique et sacerdotal. Il peut parfois se présenter comme un ange. Mais, l'homme est au-dessus des anges, car il a son libre arbitre. Il est ainsi représenté comme Ruben, dans toute son humanité, dans sa grandeur comme dans sa petitesse.
- Le lion couché est l'emblème de la tribu princière de Juda, de la lignée royale de David et donc du Christ.

Dans le Degré de Chevalier de l'Epée, attenant à l'Arche Royale, citons le rêve de Cyrus: Dans mon rêve, j'ai vu un lion prêt à m'attaquer et à me dévorer et à quelques pas de là Nabuchodonosor et Beltshazzar se tenaient enchaînés. Ils étaient comme frappés d'admiration devant une Gloire évoquant la splendeur du mot sacré que les macons donnent au Grand Architecte de l'Univers.

Dans les cieux, apparut un aigle tenant dans ses serres un ordre : «Rends la liberté aux captifs sinon tu perdras ton trône.»

Cette association de l'aigle et du lion peut être sujet de réflexion.

Le lion est le symbole de Babylone, mais aussi des Perses. La louve romaine, le coq gaulois, le léopard normand sont des restes de ces attributs. Au Rite Écossais Rectifié, dans les rituels de J. B. Willermoz, lors de la cérémonie de Maître écossais de Saint-André, un tableau est présenté au candidat, figurant un lion couché dans une grotte, jouant avec des instruments d'architecture sous un ciel d'orage.

Cette référence au lion est donc une constante caractéristique du candidat sur le chemin de la redécouverte de la parole perdue. À Babylone, comme à Persépolis, les représentations des lions, taureaux, aigles, etc... sont multiples, associant souvent celles-ci en des animaux mythiques, sphinx, griffons, licornes. La porte

d'Ishtar en est couverte, il faut avoir visité Babylone et vu le Lion de pierre terrassant son ennemi à la porte du désert pour comprendre la puissance de ce symbole.

Les Chérubins qui gardent l'entrée du Jardin d'Éden sont parfois représentés sous forme de taureaux ailés. Les Égyptiens eux-mêmes présentent leurs dieux avec des têtes d'animaux. Si, effectivement, le lion représente la royauté, le taureau exprime la fertilité, comme animal de sacrifice, le sacerdoce, et l'aigle indique la volonté divine, comme le prophète, alors, ces trois animaux évoquent les dignités vers lesquelles tend notre humanité.

Ainsi le Tétramorphe peut-il être considéré, dès les anciens temps, comme la représentation d'une spiritualité universelle ou œcuménique.



Le Tétramorphe ce sont les 4 créatures qui se trouvent aux 4 coins de la carte du Tarot «Le Monde».

Les quatre icônes zodiacales associées aux quatre Évangiles chrétiens canoniques constituent collectivement un des plus anciens et plus compacts symboles en occultisme.

Ils prennent naissance dans les époques primitives du développement humain et trouvent leur forme la plus puissante dans le Sphinx égyptien.

Le choix de quatre évangiles canoniques semble inspiré des quatre vivants d'Ézéchiel et de l'Apocalypse.

Le Tétramorphe, ou les «quatre vivants», ou encore les «quatre êtres vivants», représente les quatre animaux ailés (les *khayoth*) tirant le char de la vision d'Ezéchiel (Ez 1, 1-14). Une analyse plus avancée est à suivre dans *Petits et Grands Mystères de la Kabbale* d'André Benzimra.

On les retrouve avec St Jean dans l'Apocalypse 4,7 «Et le premier animal est semblable à un lion; et le second animal, semblable à un veau; et le troisième animal a la face comme d'un homme; et le quatrième animal est semblable à un aigle volant».

Saint Irénée de Lyon, au IIème siècle, a été le premier à identifier ces quatre vivants aux quatre évangélistes ; au IVème siècle, saint Jérôme de Stridon remarque que la première page de leur texte donne la clé de l'attribution des quatre vivants à chacun des quatre évangélistes :

- Matthieu et l'homme (l'enfant) : son évangile débute par la généalogie humaine de Jésus.
- Marc et le lion : dans les premières lignes de son évangile, Jean-Baptiste crie dans le désert.

 Luc et le bœuf : aux premiers versets de son évangile, il fait allusion à Zacharie qui offre un sacrifice à Dieu, or dans le bestiaire traditionnel, le bœuf est signe de sacrifice.

 Jean et l'aigle : son évangile commence par le mystère céleste.

Lorsqu'ils symbolisent l'histoire du salut, les quatre vivants se trouvent précisément placés dans cet ordre retenu pour le canon des Écritures.

Dans le Tétramorphe apparaît aussi le nom de Jésus (יהשוה, Yeshoua). L'aigle est le Yod, le père ; le taureau est le premier Hé, l'esprit du père, ou la mère ; le lion est le second Hé, l'esprit du fils, ou la fille ; l'enfant est le Vav, le Shin est le fils.



Page 56 sur 97

Les «4 Vivants» sont les 4 grands mystères par lesquels l'Esprit s'incarne en moi, tissant mon «corps spirituel».

Retiens Chevalier, que L'Homme nouveau est celui en qui s'établit la voix solaire. La base de la vie sur terre, à savoir les 4 éléments que je voyais déjà comme les 4 formes de l'expression de l'énergie divine ou autre, le Tétramorphe ou son équivalent, représente «l'Information» que nous recevons avec laquelle il faut se mettre en relation, non pas purifications pour se nettoyer mais se mettre en état de recevoir par la présence...

On doit donc transmuter ces énergies pour devenir soi, c'est à dire s'incarner, s'enraciner réellement pour se spiritualiser et trouver la lumière blanche énergie de l'amour, "l'âme amour", pour devenir enfin la synthèse, le chevalier de la lumière...

RASSEMBLER UN ENTRE SOI

«REUNIR CE QUI EST EPARS» pour le Franc-maçon spirituel, serait donc travailler essentiellement sur soi-même et non sur les autres, afin de se réunifier pour retrouver l'unité première, car s'il est constitué : d'un corps (le soma) et d'un esprit (la psyché), sa démarche première consiste à retrouver cette unité Psychosomatique, afin de se réunifier.

En loge, le maçon se doit de ne plus être éparpillé, mais regroupé, centré, il ne doit faire plus qu'un avec toute la loge. Il doit regrouper ses pensées afin de mettre à profit l'instant présent, qui seul peut lui permettre de se dévoiler, de se découvrir, pour qu'enfin se révèle à lui sa vrai nature et qu'il puisse ainsi vivre l'expérience de l'éveil.

Tailler sa pierre

Premier travail effectué par l'apprenti lors de sa cérémonie d'initiation.

En hébreu, la pierre, Eben, est un mot composé des lettres alef, beth, noun, $(x \in \mathbb{R}^n)$.

Alef est la lettre de l'unité non encore manifestée, de valeur 1, elle est de ce fait ce qui était avant le commencement.

La lettre beth, deuxième lettre, symbolise la demeure, le monde créé.

La lettre noun symbolise l'homme.

Eben, la pierre, signifierait : la transcendance trouve demeure dans la pierre pour se révéler à l'homme.



Deux grands courants initiatiques du perfectionnement de l'être sont proposés par la Franc-Maçonnerie : la Franc-Maçonnerie chevaleresque et la Franc-Maçonnerie des constructeurs pour laquelle, on s'en doute, la pierre constitue un symbole central.

De même que dans l'architecture, la pierre est positionnée selon sa nature et sa fonction, la pierre ne se taille pas, ni ne se place dans une démarche strictement isolée, mais grâce à un cadre, un plan architectural dans lequel s'organise une transmission et une réception; c'est cet accompagnement qui rend possible la construction.

On comprend, ainsi, pourquoi le cheminement lithocentrique comme métaphore principale s'est imposé naturellement à la Franc-Maçonnerie des constructeurs. La philosophie morale, qui en découle, insiste, dans ce but d'élaboration de l'être, sur la prépondérance d'une démarche axée sur les représentations du dénuement, celles du vide, étroitement associées à l'adaptation de la forme de la pierre, «tailler sa pierre» en étant l'expression la plus explicite.

Cette parabole lapidaire est en rapport didactique avec l'expression «enfants de la veuve». Par itérations métaphoriques mettant en œuvre le vide, la pierre, d'abord pierre brute et informe, va pouvoir devenir pierre cubique, puis pierre cubique à pointe pour s'ouvrir et laisser apparaître une étoile flamboyante au cœur de laquelle se trouve la pierre philosophale. (Solange Sudarskis, *Que signifie tailler sa pierre*? Ed. de La hutte).

Pour passer de la pierre brute à la pierre taillée, l'intervention de l'homme, sa volonté individuelle ou son désir sont impératif.

Or, une telle démarche n'est pas spontanée, elle implique d'être conscient d'un projet d'ensemble ou d'une œuvre à construire.

Toutefois une interrogation surgit, la pierre doit-elle être nécessairement taillée afin de la rendre propre à l'usage auquel on la destine ?

La pierre brute n'est-elle pas apte, dans sa singularité, ses aspérités et son opacité, à trouver une place dans l'édifice, ne serait-ce que par le rapprochement avec les autres pierres ?

Faut-il lui donner nécessairement un aspect autre, la rendre homogène, la standardiser pour l'insérer dans le dessein collectif de la construction du temple de l'humanité ?

Ce faisant, ne risque-t-on pas ainsi de lui retirer ce qui fait sa beauté ou son originalité ?

C'est pourquoi, il convient de penser que celui (ou celle) qui taille sa pierre, n'est ni dans le renoncement ni dans l'abnégation de ce qu'il est. Il est dans l'épuration de

son être, parvenant ainsi à la découverte de ce qui est caché en lui pour faire résonner, dans sa conscience, l'écho de l'unité de l'esprit et de la matière.

«Tu dois devenir l'homme que tu es. Fais ce que toi seul peux faire. Deviens sans cesse celui que tu es, sois le maître et le sculpteur de toi-même», écrivait Friedrich Wilhelm Nietzsche.

Tailler sa pierre c'est lui donner suffisamment de facettes pour mieux réfléchir la lumière.

Solange SUDARSKIS - 5 octobre 2020

Solange Sudarskis:

Ancien maître de conférences à l'université Lyon 1-Claude Bernard a été initiée en 1977 dans la loge du Droit Humain «Évolution et Concorde».

Membre fondateur de la loge du Droit Humain «L'arbre de Liberté», elle a publié plusieurs ouvrages maçonniques

Le RITE : clé d'entrée de notre Espace Sacré

Au cours du XVIIIème siècle, les grandes loges, disséminées un peu partout dans le monde, ont décidé de ne plus recruter seulement des chrétiens, mais d'ouvrir les loges aux hommes de toutes les religions.

Au XIX^{ème} siècle, le G.O.D.F. a franchi une étape supplémentaire. Il proposait l'initiation maçonnique à tous les hommes dès lors que soit respectée et appliquée « la loi morale » selon les constitutions d'Anderson de 1723.

Se voulant ainsi fidèlement le centre de l'union entre des personnes qui sans cela seraient restées perpétuellement étrangères. Le Grand Orient, en 1877, annule l'obligation pour ses membres de se référer à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme.

Ainsi est née la Franc maçonnerie libérale ou adogmatique. Elle accueille sur ses Colonnes croyants et non croyants, et par conséquent laisse à ses membres une absolue liberté de conscience et de recherche.

Pour le G : O : D : F : ce point est primordial, il laisse ses loges travailler selon leur choix.

- soit sous les auspices de la franc-maçonnerie universelle,
- soit au Grand Architecte de l'Univers (comme principe non dogmatique).

Elles suivent une démarche humaniste équilibrée entre réflexion sur la cité et le travail initiatique.

Toutes les Juridictions dites des «hauts grades» ou degrés après la maîtrise, et particulièrement celle du Suprême Grand Chapitre de l'Ancienne Maçonnerie d'York, Maçonnerie de la Marque et de l'Arc Royal, du G.O.D.F. suivent ses préceptes.

Pour sa part, notre Digne et Respectable Loge, à l'instar de toutes celles de la Juridiction, travaille sous les auspices du Grand Inspecteur de l'univers. Toutefois en fonction des liens nous unissant à l'Obédience, l'Article 1^{er} de la Constitution du G : O : D : F : est lu avant l'ouverture des Travaux.

Notre rite fut importé de Saint Domingue par le Très Illustre Frère Germain Hacquet ou Germain Nicolas Hacquet des Naudières, né le 22 septembre 1756 à Paris et décédé le 5 décembre 1835 à Paris.

Il passa une grande partie de sa vie aux "Amériques".

Car, du 26 juin 1775, Monsieur Hacquet des Naudières servit dans le régiment de Port-au-Prince jusqu'au 3 mai 1784, puis sous-lieutenant le 17 janvier 1788 et à partir de 1794 il fit campagnes à Saint-Domingue. Enfin, lorsque les colons français recouvrent, provisoirement, leur emprise sur l'île, il s'établit comme notaire à Port-au-Prince, et finalement, il rentre à Paris en juillet 1803.

Il est probablement, initié en 1790, dans la loge «Les Cœurs Franco-américains», cette loge a la particularité d'avoir été créée par la Grande Loge de Pennsylvanie (loge n° 47) et donc de pratiquer le rituel «des Anciens».

On le trouve, en 1797, sur les tableaux de la Loge «L'Aménité» à Philadelphie, où son implication dans l'«Ancienne maçonnerie d'York» est importante.

En 1802, il est député Grand Maître de la Grande Loge provinciale des anciens de Saint-Domingue constituée par Philadelphie. Il est lié avec Pierre Le Barbier Duplessis qui le constitue député inspecteur général en 1798.

A son retour, il joua un rôle important dans le développement du Rite Ecossais en métropole, où il fut le premier Souverain Grand Commandeur du Grand Collège des Rites en 1814.

Il alluma, sous l'égide de la Grande Loge d'Angleterre (Anciens) les Feux d'un Chapitre de l'Arc Royal en février 1804 à Paris sous le titre distinctif "Le Phénix".

En 1817 toujours à l'Orient de Paris ce Chapitre s'agrégea au Grand Orient de France et lui transmis officiellement le rite.

De nombreux dignitaires d'alors dont les Frères Ragon ou Des Etangs y furent reçus. Ce Chapitre, très actif, fonctionna de 1817 jusqu'aux années 1837.

Le 6 septembre 2002, sous la Grande maîtrise de notre très illustre F. Alain Bauer, le Convent ratifie le protocole d'accord entre le G. O. D. F. et le Suprême Grand Chapitre de l'Ancienne Maçonnerie d'York et de l'Arc Royal du G. O. D. F...

Ainsi, les Frères du Grand Orient de France peuvent poursuivre leur cheminement personnel au sein des « Side degrees ».

Cette création fut impulsée dans un souci d'universalisme, considérant la volonté de faire connaître et répandre les valeurs du G : O : D : F : dans des pays où sont établies des loges sous tutelle de la <math>G : L : U : A : dans des pays où sont des loges sous tutelle de la <math>G : L : U : A : dans des pays où sont des loges sous tutelle de la <math>G : L : U : A : dans des pays où sont des loges sous tutelle de la <math>G : L : U : A : dans des pays où sont des pays ou de pays où sont des pays où sont des pays où sont des pays ou de pays où sont des pays où sont des pays où sont des pays ou de pays où sont des pays où sont des pays où sont des pays ou de pays où sont des pays où sont de pays où sont de pays où sont des pays où sont des pays où sont de pays où son

Parler un langage commun, telle était la nécessité!

Le strict respect de la tradition implique l'utilisons des appellations, noms et références bibliques qui donnent force au rituel.

Le Rite d'York du G : O : D : F : dans un strict respect du rituel devient alors l'ambassadeur de nos valeurs à l'étranger. Notre T : III : F : 1er Grand Principal évoque à chaque présentation de la Juridiction, quels succès sont obtenus, lors de contacts avec les obédiences étrangères.

Ainsi, sont délivrées les patentes du rite d'York du G : O : D : F : puis les Frères et les Sœurs sont formés, à tous les grades, lors de leurs venues à Paris.

Au grade de Maître, nous faisons référence au Temple de Salomon, temple destiné à l'invocation d'un principe créateur. Nos croyances ou non personnelles ne gênent en rien notre adhésion au rituel. Ce Grade de maître est une ouverture vers une intériorité, un espace sacré personnel.

Hiram vivant, personnage réel ou inventé n'est qu'un grand artiste, un savant bâtisseur.

Par sa mort Hiram se sacralise. Après sa mort, il n'y a pas de notion de résurrection, mais plutôt d'une naissance d'un nouvel Hiram dans chaque nouvel exalté.

Cependant chaque Frère devenu Maître ne peut être considéré comme un clone d'Hiram, puisque le mot du Maître est perdu.

Le mythe d'Hiram invite donc de continuer l'aventure.

C'est la vocation de tous les rites de perfection de nous proposer de continuer notre aventure personnelle et ce à l'aide de nouveaux mythes.

Le rite par son langage, son symbole, ses mots, ses invocations, son décorum, aide le maçon, l'accompagne, le façonne, le soutien dans la construction de son temple intérieur, de la découverte de ses propres secrets lui permettant ainsi l'édification d'une cité idéale ésotérique et exotérique.

Le mythe permet de relier l'homme intérieur, je le qualifierai d'homme spirituel et l'homme raisonnable je le qualifierai d'égotique.

L'égo ou le rationnel essentiel pour son identité sociale en créant le lien avec les autres hommes est parfois une porte fermée pour accéder à son intériorité.

L'approche mythique est une clé permettant d'ouvrir des chambres secrètes. Un outil de Reliance. Un pont entre la Jérusalem terrestre et la Jérusalem céleste.

Mes FF∴ et SS∴, écoutez de la musique sacrée, vous essayerez une clé vous reliant à votre espace intime, accession au seuil de votre temple intérieur.

Vous n'étiez plus dans le domaine de la raison mais dans celui qui au minimum était celui des émotions mais plus vraisemblablement à celui de votre sacré.

Dans la mythologie maçonnique comme dans les autres, l'important n'est pas les éléments du récit, mais la manière dont ils sont combinés.

Les mythes se fabriquent avec des mots, des gestes, des objets, des récits. Nos références sont souvent bibliques pour d'emblée placer l'idée à un niveau de perception au-delà de nos simples conditions d'homme.

Le mot, l'invocation, le geste transcende et nous aide ainsi à mettre temporairement notre égo de côté.

Si nous ne le faisons pas alors le rite peut être ridicule et incompréhensible car le champ d'investigation n'est plus rationnel et donc ne peut nourrir notre mental.

Dans l'utilisation des mots du rituel et en particulier des mots relatifs soit au Grand Architecte de l'Univers ou aux référence bibliques, nous ne sommes pas là dans une vision dogmatique du mot mais dans un champ d'expérience spirituelle que nous offre l'étude du mot, de la manière de le transmettre, du souffle que nous modulons et des gestes que nous effectuons pour lui donner toute sa force.

La couleur, le relief et la saveur des mots, leur sens profond et caché n'apparaîtront qu'après un long travail et après s'être soi-même effacé du quotidien.

Ils sont autant de clés d'interrogation sur nous-même et nos rapports aux autres et à soi-même.

Nos mots sont empreints de puissance créatrice, de sacré. Les renouveler, les déclamer, les vivre, c'est se mettre « au cœur même du sacré »

La parole créée l'émotion, celle-ci favorise la participation de l'auditoire.

Par le truchement du verbe, déclencheur d'émotion l'homme accède au sens profond du monde, de son être, non pas par sa seule raison mais par son être total.

Il y a au cours de l'émotion une relation entre la sensualité et la rationalité.

On se trouve alors en phase de compréhension de l'instant par son corps, par le rythme du sang qui bat dans le cœur.

L'auditoire comprend intellectuellement, d'une manière unique, l'enregistrement par sa mémoire, mais l'émotion instruit directement le cœur.

L'oralité dimensionne : La voix après intériorisation de la mémoire spatialise le message dans un lieu qui a des dimensions permettant la portée acoustique, « notre temple ».

L'oralité est un rapport entre le collectif et l'individuel et vice versa. La voix, et la mémoire forment une chaîne solidaire dans un «ici et maintenant».

Dans cet échange le ton donné est également important il permet un jeu d'approche et d'appel, de provocation de l'autre.

Il véhicule la tragédie et l'enseignement du mythe.

La mémorisation permet dans la restitution de la parole une instantanéité, un jeu subtil de la transmission par le jeu du silence, de l'incantation, de la révélation, du secret.

Elle permet de mettre en situation un message plus librement que par la lecture.

L'oralité permet une infinie variété de manœuvre que n'autorise pas ou peu le texte lu.

La parole proférée plus libre est une œuvre de voix, elle peut en fonction du jeu phonique être un acte d'autorité, de nomination des choses, d'attribution de nom, de sacrement, et d'instauration de sens accompagné d'un jeu de force qui agit sur l'interlocuteur.

La voix est investie d'une matérialité, véritable force magnétique, la technique vocale est aussi importante que le texte véhiculé. Elle engage le corps comme véhicule de transmission.

Pendant un rituel elle crée donc une dimension spatio-temporelle qui est de l'ordre du sacré et participe de donner un autre sens à l'existence humaine

Mes FF.. et SS.: l'ancienne maçonnerie d'York est une invitation à pénétrer votre espace sacrée par le jeu du rite et son appropriation dans un but de perfectionnement individuel.

Elle est ainsi en totale concordance avec l'art 1^{er} de la constitution du G : O : D : F :, incitant la recherche de la vérité, **votre vérité**!

Ainsi soit-il

REFLEXION sur le PSAUME 44:

Versets 1-2-3 et 5 d'Ézéchiel :

Sa place et sa signification dans le rituel.

Après la lecture de l'extrait du rituel d'avancement fondé sur « Ezéchiel ; 44, 1 2 3 ... 5 », il est rendu compte du prononcé des FF ∴ en deux parties : une première partie bâtie à partir de 3 mots clés et une seconde partie relatant quelques pistes d'interprétation.

4 -1 Les interventions des FF ∴ semblent s'être principalement adossées à 3 mots clés : le Temple, la Porte, le Prince.

4- 1- 1 Le Temple.

Il peut être considéré **et** comme *le Temple de Yahvé*, dédié au seul usage divin - il n'est aucunement fait allusion à quelque droit de «passer», évoqué en d'autres espaces graduels du paysage maçonnique -, **et**, comme *un espace plus ouvert*, même s'il l'est à peu de gens, car on peut constater que le Prince y prend son repas, toutefois sous le regard de Yahvé, ce qui laisse augurer une soumission, sinon une surveillance.

C'est, dans tous les cas, un lieu de pouvoir, de toute puissance, où Yahvé dicte ses commandements, pour l'essentiel, dans le cas qui nous occupe, liés au fonctionnement du Temple.

Mais le *Temple*, c'est aussi la *Maison d'Israël*, avec l'évidence induite d'une symbiose Peuple - Dieu.

Ainsi donc, **l'Eternel est** et c'est nous, les hommes, qui l'enfermons dans un Temple aux multiples portes, d'aucuns FF.. se demandant d'ailleurs si l'Eternel a besoin d'un Temple.

Mutatis mutandis, lorsque nous évoquons notre Temple intérieur, nous sommes amenés à nous considérer en tant que partie de l'Eternel, qui n'est pas de ce fait à considérer comme une addition de diverses parties.

4 -1 -2. La Porte.

Dans l'ici et le maintenant qui nous est proposé, la porte s'est refermée sur l'Eternel.

A été posée la question de savoir si le Prince peut pénétrer à l'intérieur du Temple, et, si oui, par quelle porte, sans pour autant qu'une position claire et partagée ait pu être avancée.

Cette interrogation nous renvoie beaucoup plus sûrement à une situation d'exercice de notre spiritualité.

Il faut fermer la porte pour, paradoxalement, s'ouvrir à soi et mieux se connaître par une introspection qui peut mener à notre «Saint des Saints». «Emmanuel», Dieu est en nous.

Il n'empêche que cette notion de porte est demeurée, pour nos FF∴, une notion à remettre sur le métier des réflexions individuelles et collectives, que l'on prenne pour source d'explication la Bible de Chouragui ou la Bible de Jean.

4 -1-3 Le Prince.

Ce que l'on apprend de lui, c'est qu'il mange et qu'il se déplace : il entre par le vestibule du portique, il ressort par le même chemin et il mange sous le regard de Yahvé.

Mais les précisions sur son statut social font défaut et il a pu être avancé qu'il avait l'oreille de l'Eternel - ce qui ne signifie toutefois pas qu'il échange avec lui, à l'instar de Moïse sur le Sinaï -.

Il reçoit vraisemblablement - le temps décrit est au commandement de Yahvé – des ordres, des consignes ; à charge pour lui de les transmettre au peuple de Yahvé ou aux serviteurs de Yahvé dans son Temple.

Le Prince peut être aussi considéré comme un pourvoyeur de sacrifices, officiant suprême plutôt que roi, car rien n'est dit de l'intervention de Dieu dans les affaires des hommes par son truchement ou son magistère.

4 -2 D'autres prises de parole ont illustré le caractère, à la fois complexe et polysémique, de la pensée du prophète.

La présence de portes multiples rappelle l'ultime itinérance d'Hiram et sa mort à la porte d'Orient, la porte par laquelle Yahvé est entré dans le Temple et qui doit demeurer fermée.

Ce fait n'est pas sans analogie avec le caractère intimiste de l'introspection. D'où la nuance possible entre le «applique ton cœur, intraverti (Saint Augustin)» et le «ouvre ton cœur, extraverti et tourné vers l'accueil de l'autre (Lévinas)».

La Maison de Yahvé peut se comprendre, tantôt comme le Saint Temple, tantôt comme le Peuple d'Israël, le Peuple élu, chaque fidèle se voyant conférer une mission de veilleur, de guetteur.

Ezechiel, dans une approche beaucoup plus profane, est présenté comme un grand pourvoyeur de métaphores.

Ainsi donc, un des protagonistes du jeu des 3 /100 se nomme Ezéchiel et l'une de ses caractéristiques est d'être un «guetteur», qui ne fonctionne non sans quelque travers paranoïaque.

En dernière analyse, l'étude tirée d'Ezéchiel 44, versets 1, 2, 3, 5 a permis à nos FF... de mettre en lumière un besoin de spiritualité principalement marqué par le Temple et une référence au Vivant qui ne saurait être dépouillé de ce qui se «marque bien» dans le prosaïsme de la Vie de la Cité.

CEREMONIE d'AVANCEMENT (EXTRAIT)

A l'heure prescrite, les FF.. Maîtres Maçons de la Marque de la D..R..LMMM.. «Les Pierres Vivantes», aux Carrières de Melun, ont approfondi cet extrait de la Cérémonie d'Avancement-Seconde Partie :

«Comment comprendre le comportement du Premier Diacre qui conduit un Homme de la Marque au même guichet qu'un Maître Maçon de la Marque alors qu'il connaît le risque encouru par ce dernier ?»

Le propos soumis à l'étude aurait pu s'intituler : «une chaîne de commandement malmenée» tant les FF :. n'ont pas manqué de souligner d'entrée de jeu le caractère contrasté d'un environnement de travail qui, tantôt laisse augurer le pire – il n'est besoin que de se remémorer l'avertissement ultime donné, dans notre rituel, par le «Chant des Maîtres de la Marque» : «Mais si un fol imposteur/ Ose venir avec nous. Alors qu'il prenne bien garde... A sa main droite» -, et tantôt propose une «happy end» prononcée en ces termes par le Vénérable Maître de la Marque :

«Pour vous marquer le cas que je fais de votre mérite et de votre capacité, - l'Homme de la Marque retrouve la pierre indispensable à la finition du Temple qu'il avait taillée et qui avait, rapidement et sans discernement, été jetée au rebut par les trois inspecteurs - je vais maintenant vous confier les secrets du Grade de Maître Maçon de la Marque ».

Dans le fil de ce propos, nos FF.. n'ont pas manqué de souligner la double interprétation possible de la séquence, l'une considérant la possible fusion des deux protagonistes opératifs en un seul personnage, à la fois imposteur épargné et créateur de la pierre indispensable à l'achèvement de l'édifice et l'autre adoptant la position du rituel américain qui ne les confond pas.

Il n'en demeure pas moins que, même si le primat qu'il faut accorder à la réalisation d'un projet collectif édifiant et royal est apparu comme un élément de jugement déterminant, ce qui justifie la double peine qui devrait, en principe, s'abattre sur l'imposteur et sur le «hiérarque indiligent», c'est l'analyse du comportement du Premier Diacre qui doit retenir l'attention.

Celle-ci s'est structurée sur trois plans : le plan opératif, le plan de la psyché et le plan initiatique,

1) Le plan opératif - Un incident de chantier qui défie la déontologie.

Ce n'est pas un chantier banal qui a été mis en place mais celui d'un édifice sacré.

Chaque ouvrier doit donc être conscient du sens profond de sa participation car la pierre qu'il taille est indissociable de l'idée de transcendance.

C'est dans cet esprit que le Roi Salomon a édicté un règlement de chantier rigoureux, qu'il s'agisse de l'organisation et de la réalisation des travaux ou des modalités de rétribution des opérateurs.

Ainsi, quelle que soit la qualité de la pierre remise, si elle n'est pas aux normes, elle doit être ietée au rebus.

Il incombe dès lors aux tailleurs de pierre comme à leur encadrement de se montrer en tous points dignes de la mission qui leur est confiée et ce, jusque dans l'acte ordinaire de leur rétribution.

C'est donc sous l'angle d'une grande exigence morale que doit s'entendre la vigilance exercée à l'égard de tout imposteur qui tend à se faire passer pour ce qu'il n'est pas.

Le Premier Diacre, de par sa fonction de régulation, sait tout cela mais, dans le cas qui nous occupe, il enfreint la règle sciemment, au risque de son propre châtiment et de celui de l'ouvrier qu'il accompagne.

La question est donc de connaître le motif qui le pousse à un acte que l'on peut nommer mensonge ou mystification.

2) Une faute imputable à l'état de la psyché du Premier Diacre.

Il y a la loi du chantier, en l'occurrence rude puisque la réparation est suivie d'un empêchement définitif de l'exercice du métier de tailleur de pierre ou de tout autre métier manuel, et il y a la psyché du superviseur, avec les limites informulées et enfouies au tréfonds de sa conscience qu'il s'autorise en toute liberté pour accompagner le travail ou pour déroger au règlement de chantier.

Il se pourrait donc qu'il se perçoive comme un homme de tolérance, de bienveillance qui considère que la crainte qui accompagne tout acte dérogatoire à la Règle commune ne saurait contraindre, ni à tout accepter- le châtiment prévu peut paraître mécanique et disproportionné -, ni à tout écarter -toute faute exige, bien sûr, une correction mais l'environnement de la faute peut fournir bien des avis correctifs-

Il se pourrait aussi qu'il s'imagine en auxiliaire de justice, non seulement chargé de l'administration de la preuve, mais aussi de son atténuation.

Il est possible enfin, toujours en matière de justice, de se ranger à cette opinion qu'il existe des circonstances, qui font que même l'homme le plus raisonnable du monde peut plier sous le fait de ses impulsions, voire de ses pulsions.

On assiste alors à une défaite de la raison et à l'avancée de l'intuition.

C'est peut être ici qu'il est opportun, sans aller trop loin dans l'extrapolation, de rappeler que, sans l'impulsion, l'Art est orphelin.

L'Art, peu importe qu'il soit royal ou non, se nourrit de ceux qui innovent, qui osent, qui provoquent et c'est ce qui le différencie du Droit qui uniformise, conforme, rassure. Ainsi donc, ce n'est pas un travailleur ordinaire que le Premier Diacre accompagne, c'est un homme de l'Art.

La découverte d'un artiste signe sans doute un niveau d'appréciation trop élevé pour cette situation fautive mais, en revenant au prosaïsme de cet incident situé à la périphérie de la mise en œuvre active du chantier, il est loisible de penser que le Premier Diacre a décelé, - c'est le devoir de tout formateur -, en cet Homme de la Marque habile et consciencieux dans son travail, des capacités qu'il estime suffisantes pour être admis dans le grade supérieur.

Ainsi donc, il accompagne le passage de l'imposteur au guichet interdit.

C'est, en tout état de cause, la **confiance** qu'il manifeste à l'égard de cet ouvrier qui le pousse à lui accorder une promotion virtuelle qui se situe, bien évidemment, «hors sol» des pratiques ordinaires.

Il peut arriver que l'on en vienne à regretter que la reconnaissance d'un talent utile à un mieux disant collectif ne figure point dans les ordres du jour, même si l'on ne peut décemment adhérer au sens du fameux vers de Corneille : «Désobéir un peu n'est pas un si grand crime», qui signe, quelque part, une justification à la **transgression**.

C'est alors que survient un autre type de question, de portée générale, celle –là, mais qui a toujours quelque chose à voir avec l'étude du cas du Premier Diacre.

Cette question, la voici : «Dans un projet de nature collective, - on pourrait dire d'intérêt général et peu importe, alors, qu'il relève du domaine du profane ou de celui du sacré - est-il décent de manifester de l'indulgence, voire de donner licence, à des actes qui dérogent à la règle ?».

Nos FF.. n'ont pas abordé cette problématique car l'immédiateté de la situation de référence proposée éloignait les visées prospectives mais il est toutefois loisible de noter que la contrainte des normes avait semblé céder le pas au hasard, au vu des conditions dans lesquelles la pierre sans laquelle l'achèvement de l'oeuvre est impossible avait été retrouvée : la «pierre primordiale» a été réalisée selon des procédures hors normes, sans doute, mais elle est la pierre taillée par Salomon, puis elle est mise au rebus et perdue, puis elle est retrouvée mais, en dépit des

événements adventices fâcheux qui lui adviennent, c'est elle qui garantit l'unité et l'équilibre de la construction.

Une phase conclusive tournée vers l'initiation.

Dans le droit fil de ce qui vient d'être dit, le comportement du Premier Diacre ne préfigure-t-il pas ce que l'on peut attendre d'un Franc Maçon ?

Ce qui doit compter avant tout, c'est la fin, c'est-à-dire l'achèvement du Temple et la tromperie du salaire indu, si elle est une entorse à la règle qui mérite sanction -, ne met pas pour autant le chef d'oeuvre «en péril».

L'important, c'est la pierre que l'on taille, une pierre qui doit pouvoir être reliée aux autres pierres pour faire Temple. Toutes ces pierres sont banales, sont semblables mais elles ne pourront tenir ensemble sans que soit posée une pierre, aussi exceptionnelle que différente, qui assurera l'équilibre et l'unité de l'ensemble. Cette pierre-là, c'est la pierre qui initie, qui prend la responsabilité d'accompagner durant tout le chemin de l'initiation.

Il ne reste donc plus au Franc-Maçon qu'à donner du sens à la pierre qu'il taille en y mettant tout son cœur, même s'il doit la remettre incessamment sur le métier avec l'aide fraternelle de ses Frères.

Dans le comportement du Premier Diacre, on pourrait lire la manifestation d'une bienveillance, d'une fraternité, même, en lui prêtant l'intention d'avoir avant tout voulu valoriser l'Homme de la Marque dont il avait la responsabilité, parce que celui-ci le méritait par la qualité de son travail et de sa conduite sur le lieu de travail, plutôt que de le ramener à son positionnement hiérarchique, même si c'était sa juste place.

Ainsi donc, cet extrait de rituel nous a conduits entre les deux eaux de la norme, de la règle et du droit, d'une part, et de la créativité, d'autre part, qui sans la liberté, n'est rien.

C'est, in fine, l'appréciation d'avoir contribué à une réflexion sur la modernité qui a prévalu, en mettant à jour, à partir de l'étude d'un point de règlement rigoureux, une complexité à la hauteur de deux hommes qui se sont affranchis, chacun à leur manière et à la mesure de leur capacité d'analyse, de la contrainte d'universaux à la confection desquels ils n'avaient contribué ni l'un, ni l'autre.

Dialectique de la décision et de la démocratie ?

Sans doute, mais c'est un tout autre sujet.

J'ai bien marqué.

GC

ZOROBABEL

Prince de Juda, petit-fils du roi Jéchonias, fut le chef de la première grande caravane des « retournants » de l'exil. C'est gratuitement qu'on l'a identifié quelquefois à Sesbatsar (voir ce mot), fils de Jéchonias et auguel Cyrus avait fait remettre les ustensiles du Temple de Jérusalem.

Dire que Zorobabel portait deux noms et que Sesbatsar était son nom chaldéen est un argument sans valeur, parce que Zorobabel est aussi un nom d'origine

babylonienne (rejeton de Babel).

étreinte.

Arguer du fait que Sesbatsar ne reparaît plus dans la suite, c'est oublier que Zorobabel, lui aussi, disparaît brusquement des textes pour céder la place à Josué, et cela sans que le fait soit explicable.

Toute cette histoire des débuts du retour de l'exil est fragmentaire et lacunaire. Ce qui



devaient retrouver leur patrie. Quand les exilés se mirent en route, suivant le long de l'Euphrate puis à travers la Syrie et la Cœlésyrie le chemin que les armées d'Assur et de Babel avaient si souvent parcouru, ils estimaient, bien sûr, accomplir l'oracle de Jérémie, par lequel le prophète annonçait qu'après 70 ans Babylone verrait les captifs échapper à son

Les textes, tronqués et altérés, probablement même remaniés, des visions de Zacharie nous montrent que les Juifs et leurs prophètes fondèrent alors sur Zorobabel le davidique les plus grandes espérances; ils voyaient en lui le restaurateur d'Israël qui devait en relevant le Temple inaugurer les temps messianiques.

Zorobabel assisté par Josué, le prêtre, entreprit les travaux de reconstruction de la Maison de Jéhovah au milieu de démonstrations éclatantes de joie. Ensemble ils réorganisent le culte et célèbrent la fête des Tabernacles (537).

Puritains de la religion restaurée, ils refusent l'aide des Samaritains qui, par leurs intrigues, obtiennent, sous Cambyse, la cessation des travaux. Ceux-ci reprirent la deuxième année de Darius 1er.

Ce fut alors que les prophètes exaltèrent Zorobabel. Aggée annonce que la gloire de cette deuxième Maison dépassera celle de la première.

Après avoir prophétisé la destruction des ennemis du peuple élu, il déclare :

« En ce jour-là je te prendrai, Zorobabel, mon serviteur, dit Jéhovah, et je te garderai comme un sceau, car je t'ai choisi ».

Oracle significatif pour qui se souvient que Jérémie avait dit de Jéchonias, le roi infidèle et rejeté :

« Quand Jéchonias, roi de Juda, serait un anneau à ma main droite, je l'arracherai de là ».

Zacharie le contemporain d'Aggée se répand en louanges dithyrambiques sur Zorobabel :

«Grande montagne, qu'es-tu devant Zorobabel ? Une plaine. Ceux qui méprisaient le jour des petits commencements se réjouiront en voyant le fil à plomb dans les mains de Zorobabel ».

Il est probable que les passages relatifs au couronnement de l'homme dont le nom est « Germe », qui « construira le Temple de Jéhovah et siégera comme roi sur son trône », s'appliquaient dans le texte primitif à Zorobabel, car ces textes obscurs portent la trace de sérieux remaniements.

D'après Ad. Lods, le sens originel du morceau Za 6:9-15 serait celui-ci :

«Des Juifs de Babylonie avaient envoyé de l'or en offrande à Jérusalem: le prophète en fit une couronne pour Zorobabel.» (Lods, *Les prophètes d'Israël, etc.,* p. 307).

Toute cette agitation autour du nom de Zorobabel, fils d'un roi rebelle et déporté, dut bien vite exciter les soupçons.

On peut présumer que le chef des exilés, le restaurateur du culte, subit injustement le sort des prétendants malheureux, qu'il fut mis à mort ou qu'il alla terminer sa misérable vie dans quelque prison d'État à Suse ou ailleurs.

Les prophètes se turent et les textes de Zacharie sous leur forme dernière reportèrent sur Josué les honneurs attribués d'abord à Zorobabel. Ne pouvant obtenir un État, les fils d'Israël se résignèrent à ne constituer qu'une Église.

Quand la critique moderne conteste l'historicité des événements du printemps 536, sous prétexte que le livre d'Aggée montrerait qu'aucun travail de reconstruction du

sanctuaire n'avait été entrepris avant le temps de Darius I er (522), elle sollicite les textes. Rien, ni dans Esdras, ni dans Aggée, n'oblige de suspecter les indications précises dans lesquelles il est parlé d'une première tentative de restauration en 536.

SALOMON dans les TRADITIONS ESOTERIQUES

La personnalité de Salomon, son existence et sa geste, ses multiples dons de pacificateur, de constructeur, de magicien, auront été repris dans les traditions les plus variées, les domaines les plus étranges.

Le fils du roi David apparaît dans les mythes du compagnonnage puis dans ceux de la franc-maçonnerie, développés par les savants oxoniens du XVIIème siècle, comme Elias Ashmole, admis dans une loge opérative, ou plusieurs membres éminents de la Société Asiatique, au XIXème siècle.

Peut-être avaient-ils suivi les consignes exprimées par Jung : «Les légendes ont remplacé les outils rationnels : on y recherche les correspondances des personnages et des événements par une étude historique, biblique, l'archéologie, la philosophie dans un souci de l'appliquer à soi-même.

La légende, au plan ésotérique, est une composante de la Tradition, une révélation exemplaire et sacrée, constituant un modèle pour la recherche humaine».

I - Salomon dans l'histoire

Salomon n'est pas mentionné dans les annales mésopotamiennes.

La tradition phénicienne est légendaire, Salomon aurait vendu à l'Etat Tyrien la ville de Khorbat Khozli et la Plaine d'Acre pour 120 talents d'or, et aurait eu recours au professionnalisme d'un bronzier tyrien, Hiram (cf Bible, 1R7, 15-47).

Les relations avec l'Egypte, qui de toute façon, à l'époque, était la puissance dominante, et Salomon dut accepter de se placer dans l'orbite politique de ce pays qui imposait la pax egyptica, sont relevées dans la Bible uniquement, même le mariage de Salomon avec la fille du Pharaon Siamoun (976-954) de la XXème dynastie. Une trace littéraire cependant, les Cantiques des Cantiques, ou chant de Salomon à la Soulamite parait influencée par les poèmes d'amour égyptiens de la XVIIIème dynastie (autour de 1500 avant J.C.).

Quant au Yémen et à la Reine de Saba, les Sabéens commenceront à être connus hors de leurs frontières au VIIIème siècle avant J.C. seulement.

Des doutes sont émis par les deux spécialistes sur l'authenticité des textes bibliques. Le «Livre des Rois», qui traite abondamment de la construction du palais de Salomon, de celle du temple et de son mobilier, de l'établissement de douze préfectures, quadrillant les territoires s'étendant de l'Oronte (?) à Gaza, est rédigé dans une langue tardive qui souligne les additions nombreuses présentant un aspect légendaire ou moralisateur : la sagesse de Salomon par rapport à la conduite

désordonnée de ses successeurs (Roboam entre autres), avec le partage entre deux Etats (Juda et Israël), conséquence des fautes de Salomon.

Les «Psaumes» attribués à Salomon seraient du 1er siècle avant J.C. et «Le Livre des Chroniques» du 2ème siècle avant J.C., puisqu'il met en valeur la préséance de la classe sacerdotale de cette époque.

En fait en 63 avant J.C., une fièvre eschatologique se répand en Judée, préfigurant la destruction définitive du Temple (74 après J.C.).

II - Mondialisation de la symbolique salomonienne

A) Dans le domaine religieux

Salomon se trouve présent dans les représentations iconographiques des Chrétiens d'Occident comme d'Orient, dans la fresque de Piero Della Francesca intitulée «La rencontre de Salomon avec la Reine de Saba» ou dans cette église Saint-Clément à Ohrid, en Macédoine (début du XIVème siècle) où autour du Pantocrator on découvre avec Adam, les deux ancêtres de Jésus, le roi David barbu et son fils imberbe le Roi Salomon.

Au cours du Colloque, il aura été évoqué le roi de Bretagne Salomon, et Salomon le Savoyard. On connaît le rôle politique des prétendues dynasties salomoniennes en Ethiopie, et la présence constante de Salomon, représenté en Constantin, dans les psautiers ou le rôle qu'on lui fait jouer, associé au roi des forgerons, parfois privé de trône par un démon (source coranique), dans l'art talismanique des sceaux et des étoiles à huit branches dans ce pays.

Les références à Salomon, particulièrement vénéré dans le monde islamique, sont au nombre de 17, dans 8 sourates. S'il n'est pas associé à la construction du Temple, M. L. de Premare a montré cependant que la sourate 52, versets 1 à 8, rappelait le livre des Rois I, 7, 3 et la sourate 36, le Livre de Jérémie. Avant même l'apparition de l'Islam, le poète arabe Dabira fait l'éloge du roi de Hira en le comparant à Salomon.

Là aussi, ses dons de magicien, de manipulateur des djinns, reconnus dans le Coran influencèrent les occultistes arabes qui semblent avoir créé le mythe du sceau de Salomon.

La plupart des pays musulmans évoquent cette personnalité prophétique, spirituelle, voire magique, comme au Yemen (M. Christian Robin), en Iran (M.Assadallah Melikian-Chirvani), en Afghanistan et à la cour des Empereurs Moghols (Mme Corinne Lefèvre), et en Asie Centrale où M.Thierry Zarcone a recensé les lieux dédiés au fils de David.

B) Dans le domaine du compagnonnage

Dans chaque ville médiévale, s'étaient établies des corporations, chargées de défendre les intérêts professionnels des artisans et ouvriers, et qui étaient dirigées par les «maîtres de métiers».

Parallèlement à ces organismes locaux, des ouvriers itinérants, indépendants, se regroupèrent dans des sociétés compagnonniques (le terme de «frère» pour cet emploi était apparu dès 842), qui établirent des règles strictes garantissant la défense mais aussi la compétence de ses membres.

Le terme de «compagnonnage» était apparu dès 779 et les différentes promotions dans les corps de métier s'effectueront par initiation tenue à l'abri des regards étrangers.

Le «Compagnon Fini» est celui qui a passé toutes les épreuves et est devenu «maître» dans sa profession. Le terme apparaît en 1080, celui d'apprenti en 1175. Les apprentis et les compagnons font l'objet d'un enseignement initiatique basé sur des légendes tirées de la Bible.

Ainsi des chérubins (ceux qui gardent l'entrée du Débir, le lieu le plus secret du temple de Jérusalem) sont sculptés sur le couvercle du cercueil des compagnons menuisiers.

Le patronage de Saint Jean Baptiste est également invoqué en liaison avec le «Quatuor Coronati», quatre tailleurs de pierre exécutés par Dioclétien vers 300. Les confréries qui apparaissent à la fin du XIIIème siècle conservent une orientation professionnelle en même temps que charitable, dans l'esprit catholique également.

Les textes fondateurs du Compagnonnage sont disséminés dans 130 manuscrits rédigés aux XIIIème et XIVème siècles et que la revue de la Grande Loge de Londres, «Ars Quatuor Coronatorum» a publiés.

Ainsi, en 1268, «Le Livre des Métiers» d'Etienne Boileau recense cent un métiers, et la promotion interne qui les gère, soit les apprentis, les compagnons et les maîtres. La construction des cathédrales s'appuie sur trois métiers principaux, les tailleurs de pierre, les menuisiers et les forgerons ; leurs membres se réunissent dans des «loges», installées, soit dans la crypte des cathédrales, soit dans un bâtiment annexe comme à Strasbourg.

En 1283, Louis IX nomme Grand Maître de la maçonnerie opérative son compagnon croisé Guillaume de Saint-Petbus. Les membres de cette maçonnerie opérative, appelés parfois «gavots» adoptent le nom de «Enfants de Salomon» (comme le signale Villard de Honnecourt à l'époque). C'est que pour eux, la construction d'une cathédrale est une réplique de la construction du Temple de Jérusalem.

Le document appelé «Regius» (1390), premier texte de référence, décrit les sept «arts libéraux» et a comme titre Géométrie. (Ici commencent les statuts de l'enseignement de la géométrie selon Euclide). «Géométrie» a le sens de «maçonnerie». On enseigne aux apprentis que la «géométrie» a été préservée du déluge, retrouvée par Hermès, petit-fils de Noé, et qu'elle a été révélée à Charles Martel, dont un des architectes de la cour aurait participé à l'édification du temple de Jérusalem. Ainsi le mythe de Salomon se trouve adopté par la philosophie compagnonnique.

Le Mouvement va connaître un certain nombre de scissions.

En 1400, à Orléans, au moment de la reconstruction d'une des tours, un affrontement entre compagnons et moines surgit, et les «indépendantistes» prennent le nom d'Enfants de Maître Jacques (référence au Grand Maître des Templiers, Jacques de Molay?) ou «Compagnons du Saint-Devoir de Dieu» tandis que les catholiques fervents s'intitulent «Enfants du Père Soubise (référence à un bénédictin du XIIIème siècle ou à un «maître artisan» de Salomon)».

En 1404, le roi Charles V réforme les corps de métiers parisiens relatifs aux compagnons maçons et charpentiers. Un autre texte constitutif des «anciens devoirs» paraît en 1410 sous le titre de «Manuscrit Cooke».

Au XVIème siècle des intellectuels comme François Rabelais (1483-1553) ou des inventeurs comme Bernard Palissy (1510-1590) vont être reçus en loge opérative comme «maçon accepté». Dans le «Tiers Livre», Rabelais évoque la légende de Renaud de Montauban, qui aurait tué un neveu de Charlemagne, et se serait réfugié sur le chantier de la future cathédrale de Strasbourg. Il se serait conduit comme un excellent ouvrier, mais victime de la jalousie de ses collègues, aurait été assassiné. Ce thème sera repris dans la maçonnerie du XVIIIème siècle avec l'allusion au meurtre d'Hiram. l'architecte en chef de Salomon.

Au XVII^{ème} siècle, s'instaure une tradition écossaise de la maçonnerie opérative, particulièrement à Kilwinning. Un ouvrage polémique «Le Mot du Maçon», publié en 1637 décrit la forme primitive de ce rite maçonnique. On sait que la maçonnerie spéculative écossaise jouera un rôle important dans le développement de la maçonnerie française avec l'exil des partisans de la dynastie Stuart en France.

En 1646, à Oxford, Elias Ashmole (1617-1692) alchimiste célèbre, est également initié à la maçonnerie opérative, et plusieurs personnalités scientifiques oxoniennes joueront un rôle dans la création de la Grande Loge de Londres, à laquelle appartiendront 24 membres de la fameuse «Royal Society».

A Perth, en 1658, les diplômes de maître maçon («freeman») et de compagnon de métier font référence au «Temple de Salomon», comme source des métiers.

A la fin du siècle, à Aberdeen, on voit sur les tableaux de deux personnalités de la ville, Alexandre Petersen, diacre, et président de la Corporation d'Aberdeen, et Patrick Whyte, maître-serrurier, qu'ils sont peints, entourés des deux colonnes symboliques du Temple de Salomon.

La Franc Maçonnerie spéculative va emprunter un certain nombre de références aux métiers et aux héros mythiques des «Anciens Devoirs» du Compagnonnage.

Dans les Constitutions d'Anderson (voir plus loin), sont mis en parallèle «l'architecte» pour son travail théorique et le «tailleur de pierres» pour son travail manuel. Les appellations d'«apprenti» et de «compagnon» sont conservées. Les instruments de métier sont reproduits sur le «tableau de loge» (dessin d'abord reproduit à la craie, sur le sol, puis sur un tapis mobile) : l'équerre, évoquant la croix (serment de l'apprenti), le compas du Maître de Loge, la truelle «pour cacher les défauts des frères» ; le fil à plomb (échelle de Jacob), la règle (loi morale de la Franc-Maçonnerie), le niveau (égalité fraternelle) sont mentionnés dans la Bible.

Quant aux trois éminentes personnalités associées à la direction d'une loge, Salomon, Hiram roi de Tyr, et Hiram l'Architecte, elles seront le legs du compagnonnage à la maçonnerie spéculative naissante.

C) Dans le domaine de la Chevalerie

Charlemagne, lui aussi aurait été perçu comme un nouveau Salomon. A son époque, la Bretagne (on l'a vu plus haut) sera fière de son roi Salomon, béatifié par la suite.

Les Chansons de geste vont magnifier le mythe du Graal, apparu vers 1180, avec le Roi Arthur et les Chevaliers de la Table Ronde.

Chrétien de Troyes, poète de la Cour de Champagne, crée le mythe d'une chevalerie légendaire avec ses héros Lancelot, Perceval, Eric, ainsi que Wolfram von Eschenbach (1210) avec son Parzival, dont le genre de vie et les aventures ont été analysées récemment en liaison avec les rois éponymes iraniens.

Cette tradition va être adoptée au moment des Croisades par les Ordres Chevaleresques, les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui donneront naissance à l'Ordre de Malte, et dont le mythe survivra dans les loges dites de «Saint-Jean», les Chevaliers Teutoniques (créés en 1112 à Saint-Jean d'Acre) et dont la Stricte Observance Templière Allemande au XVIIIème siècle constituera la version maçonnique, et les Chevaliers du Temple, symbole de confraternité universelle, dont

plusieurs, au moment de leur persécution en France, se réfugieront auprès des Compagnons du Devoir.

Ramsay, maçon écossais, attaché aux Stuart, dans un discours célèbre de 1736 rappellera l'antériorité de ces Ordres médiévaux («Nos ancêtres les croisés voulurent réunir dans une seule confraternité les sujets de toutes les nations») par rapport à la Franc-Maçonnerie qui adoptera dans son «Rite Ecossais Ancien et Accepté» le principe du Templier, porteur de truelle et d'épée, et institutionnalisera dans les grades supérieurs les plus élevés le titre de «Chevalier Kadosh» (sanctifié), même si des mises en garde officielles relativiseront ces emprunts : «Notre grade commémore l'Ordre Templier et s'en inspire sans pour autant prétendre en être le continuateur et l'héritier», pourra-t-on lire dans la littérature maçonnique.

En tout cas, la franc-maçonnerie française s'ouvrira de fait à la haute noblesse, attentive à l'esprit chevaleresque.

Le premier Grand-Maître français sera le duc d'Antin, en 1738, le deuxième le comte de Clermont en 1743. Le pouvoir ne tracassera presque pas la maçonnerie. En 1789, cette dernière comptera 629 loges et 30.000 maçons auxquels il convient d'ajouter les loges d'adoption féminines, dont la Grande Maîtresse sera la Duchesse de Bourbon.

Une enquête portant sur la recension de 268 maçons en 1780 dénombrera parmi eux 78 % appartenant au Tiers-Etat, 18 % à la Noblesse et 4 % au Clergé.

III - Textes constitutifs de la Franc-Maçonnerie

L'intention de l'auteur est bien sûr de ne pas dévoiler des secrets déjà publiés d'ailleurs dans toutes sortes d'ouvrages destinés au grand public mais d'examiner l'instrumentalisation du mythe de Salomon, telle qu'on la découvre, comme on l'a vu, dans la structure initiatique opérative du compagnonnage, et comme on va le voir dans la structure initiatique philosophique de la Franc Maçonnerie.

Patrick Négrier, David Stevenson, après Mircea Eliade, sont en mesure de nous apporter sur ce terrain des ouvertures très précieuses.

Tout d'abord, il semble que la tradition hermétique écossaise, évoquée plus loin, ait parfois conduit à une ambiguïté sémantique.

En effet l'ancien nom d'Ecosse, «Calédonie» a été rapproché abusivement de «Chaldée», sans doute par référence biblique et l'utilisation de personnages historiques iraniens comme Cyrus dans le rituel des hauts grades ; il ne faut pas oublier qu'à l'élaboration des rituels maçonniques participaient des intellectuels latinistes et hellénistes, mais aussi des chercheurs qui avaient pu lire les récits de

voyage en Orient et s'étaient intéressés à l'histoire de l'Orient ancien et moderne. Ramsay lui-même écrivit un ouvrage consacré à Cyrus.

Cette tradition «calédonienne» rappelait, en tout cas, que trois «degrés» d'initiation avaient été préservés depuis l'antiquité, un niveau opératif, celui des artisans, le niveau spéculatif des druides, enfin le niveau hermétique de l'architecture sacrée, dont un représentant illustre était Vitruve, qui avait été le maître à penser de Marc Aurèle.

La référence à l'Ecossisme se retrouvait tout au long du Moyen Age avec Clément Scot, conseiller de Charlemagne, Jean Scot Erigene, conseiller de Charles le Chauve, Michel Scot de l'empereur Henri II, et un autre Michel Scot, conseiller de l'Empereur Frédéric II.

Dans le texte de ses «Constitutions» (1723), évoquées plus haut, Anderson décrit de manière lyrique le Temple de Salomon : «Celui-ci fut commencé et achevé, à l'étonnement du monde entier, dans le court espace de temps de 7 ans et 6 mois, par cet Homme très sage, ce très glorieux Roi d'Israël, ce Prince de la Paix et de l'Architecture que fut Salomon, fils de David».

Une description de plusieurs pages va suivre et l'auteur va directement relier la tradition salomonienne à la franc-maçonnerie «De sorte qu'après l'édification du Temple de Salomon, la Maçonnerie fut améliorée dans toutes les nations voisines, car les nombreux artistes employés par Hiram Abif se dispersèrent, après son achèvement, en Syrie, Mésopotamie, Assyrie, Chaldée, Babylone, chez les Mèdes, en Perse, Arabie, Afrique, Asie Mineure, en Grèce et dans les autres pays d'Europe où ils enseignèrent leur Art libéral aux Fils nés libres des Personnages éminents... Mais pas une nation, seule ou unie aux autres, ne pouvait rivaliser avec les Israélites, et encore moins les surpasser en Maçonnerie; et leur Temple resta le constant modèle».

Les Constitutions d'Anderson n'évoquent que les deux premiers grades de la Maçonnerie, apprenti et compagnon. Il semble que ce soit vers 1725 que pour parachever la hiérarchie des grades, on introduisit un troisième degré, celui de «Maître»; c'est ce qui ressort d'un ouvrage polémique publié, à Paris, en 1726, sous le titre «Le Maçon Antédiluvien». Le mythe salomonien de la construction toujours renouvelée du Temple bénéficie de la présence de l'architecte du temple, Hiram, dont le nom est en tout cas cité dans le Livre des Rois.

Il faut dire que l'institution maçonnique introduit dans son rituel le mythe du meurtre fondamental traditionnel. En Egypte, le meurtre d'Osiris, en Phénicie de Melqart (le roi Hiram de Tyr aura fait construire un temple à Melqart), à Rome entre Rémus et

Romulus, souligne le thème de la lutte du bien contre le mal. Mais le concept était déjà présent dans le compagnonnage. Un document d'Edimbourg de 1696 parle du «relèvement du cadavre d'Hiram par les cinq points du compagnonnage».

Les «cinq points» correspondaient aux «cinq points» du calvinisme tels qu'ils avaient été adoptés par le Synode de Dordrecht (1618-1619). Le catéchiste Graham avait souhaité assimiler les rois d'Angleterre des XVIème et XVIIème siècles à Salomon, Hiram représentant la communauté calviniste. On avait là une implication conjoncturelle.

Le 3ème degré de la maçonnerie va donc expliciter les différentes fonctions de Salomon, du roi de Tyr Hiram, et de l'architecte Hiram Abi, et annoncer les degrés suivants, dits de «perfection», de tradition salomonienne et qui vont apparaître vers 1738. Le rituel de loge sera dorénavant inspiré par le meurtre d'Hiram, comme l'indique le Manuscrit Wilkinson (1730) : «La loge est un carré long. C'est la forme de la tombe de notre Grand Maître Hiram». La loge reconstitue le chantier du temple de Jérusalem, et celui qui la préside est un Hiram ressuscité.

L'Hiram de la Bible apparaît donc dans le «Livre des Rois et les Chroniques». Salomon (II Chroniques II, 2) s'adresse à Hiram roi de Tyr pour lui expédier des cèdres. Ce dernier lui répond : «Je t'envoie un homme sage, possédant l'intelligence, Hiram Abi». Dans le «Livre des Rois» (VII,13-14), on apprend qu'Hiram Abi est fils d'un Tyrien et d'une Juive, qu'il érigera les deux colonnes de cuivre Jakin et Boaz devant l'entrée du Temple, qu'il construira la «Mer d'Airain» (bassin des ablutions) et qu'il terminera tous les travaux. Mais il n'est pas mentionné dans le texte biblique qu'il était architecte et qu'il fut tué.

Dans la légende d'Hiram adoptée par la tradition maçonnique, Hiram devient le prototype de l'homme juste, fidèle au devoir jusqu'à la mort. Il refuse en effet de livrer des secrets à trois contremaîtres du chantier du Temple qui veulent être promus le plus vite possible, et il est assassiné par ces trois «mauvais compagnons», que douze autres contremaîtres poursuivront et tueront également.

Bien sûr, dans l'esprit religieux de l'époque, existait une corrélation entre Hiram et Jésus, condamné par trois personnages, Caïphe, Hérode et Pilate. Cet assassinat d'autre part préfigure négativement la destruction du Temple, mais aussi positivement, la nomination d'un nouveau maître. Sur le tableau de loge, au grade de maître, figurent un crâne représentant le drame du Golgotha et le meurtre d'Hiram, et des larmes exprimant le repentir de Pierre et le chagrin de l'injuste destinée d'Hiram.

Ces interprétations et ces rapprochements considérés comme hasardeux de symboles religieux et philosophiques conduit Rome à publier, en 1735, une bulle antimaçonnique «In Eminenti» reprochant aux participants catholiques en loge de fréquenter des non-catholiques, et regrettant la présence d'ecclésiastiques dans ces réunions.

En 1781, l'évêque de Grenoble Mgr de Bouteville est ouvertement franc-maçon, et la loge «La Parfaite Union de Rennes», en 1785, compte qu'un cinquième de ses membres est composé de religieux. M.Thierry Zarcone a d'ailleurs montré que même des musulmans avaient été initiés dans des loges européennes.

Comme nous l'avons vu plus haut, et grâce à Ramsay, le personnage de Cyrus sera instrumentalisé dans le rituel maçonnique dans les grades après la maîtrise. Le 15ème degré évoque la Cour de Cyrus et le 20ème degré lui donne un rôle important. C'est que le Roi Perse, en libérant les Israélites de Babylonie, permettra la construction du deuxième Temple de Jérusalem (cf les livres d'Esdras et de Néhémie dans la Bible). Ces hauts grades, établis par Etienne Morin en 1761, dans le cadre du Rite Ecossais Ancien et Accepté, seront au nombre de 33. Ils vont à plusieurs reprises évoquer l'action mythique du roi Salomon.

IV – Le mythe de Salomon dans la franc-maçonnerie

Salomon apparaît dans plusieurs livres de la Bible, outre les Chroniques et le Livre des Rois, dans le Livre des Proverbes, le Cantique des Cantiques, l'Ecclésiaste, la Sagesse, les Psaumes. Ce sont ses connaissances scientifiques qui sont soulignés : la phytologie (La Sagesse 4, 4-5 ; 6, 15), la zoologie (Proverbes 6, 6-11 ; 26, 11 ; 28, 15 ; l'Ecclésiaste 3, 19-21 ; 9, 12 ; La Sagesse 5, 11), la cosmologie et l'astronomie (l'Ecclésiaste 1, 7 ; 3, 1-8 ; 11, 3 ; La Sagesse 2, 2-5 ; 19, 18-21 ; les Proverbes, 25, 23). Ainsi que son approche philosophique (1 Rois 5, 13 ; La Sagesse 7, 15-21) par le symbolisme des sept planètes errantes.

La Bible le fait voir en homme sage, voire exemplaire par son don du discernement afin de juger équitablement et son esprit de tolérance puisqu'il autorisera, à la fin de son règne, la pratique des cultes de ses épouses, moabites, hittites ou sidonites. Ce qui entraîne le problème de la responsabilité, cher aux francs-maçons. Son nom en hébreu Shlomo est à rapprocher de Shalom, paix, qui génère un état d'harmonie et de prospérité; le Coran reprendra ce thème de correspondance entre «Suleyman» et «Salam» (la paix). A un plan supérieur, il est hissé au niveau de «prophète» (comme dans le Coran), les commentateurs rappelant qu'il n'y a pas d'autre prophète déclaré vivant à son époque. Certains ont pu le comparer à Jésus (cf Nathan, 2 et

Samuel 7, 14) : «Je serai pour lui un Père, dit Yahvé, et lui sera pour Moi un fils», et dans les Psaumes 2, V ; 7, on lit ces autres paroles de Yahvé qui lui sont adressées : «Tu es mon fils, Moi aujourd'hui, Je t'ai engendré».

Le rôle de bâtisseur de Salomon est aussi souligné à l'occasion de l'édification du Temple de Jérusalem (1 Rois 10, 1) qui prit 77 mois et dont la façade aurait imité le modèle fourni par les anciennes huttes des bergers mésopotamiens comme la famille d'Abraham.

La Genèse (33, 17) parle de hutte «bâtie» par Jacob, et si l'Exode est présenté comme une quête de pâturage, la construction d'un Temple pour abriter l'Arche d'Alliance jusque-là itinérante, souligne la sédentarisation des Hébreux (en arabe «Aber», celui qui parcourt les espaces, comme toutes les langues sémitiques).

Sur une terrasse de 110 mètres de long sur 88 mètres de large, l'édifice aura 33 mètres de long, 11 mètres de large et 16,5 mètres de hauteur. Les rochers qui affleurent servirent d'autel des sacrifices pour les trois temples successifs ; ils seront recouverts par la «Coupole du Rocher» par le Calife Abdelmalek (685-691) et réintroduits dans l'imaginaire musulman avec l'empreinte d'un pied attribué à Mohammed au moment de son ascension céleste.

Ce temple sera détruit en 586 avant J.C. par les Perses ; un deuxième temple sera érigé par Zorobabel en 450 avant J.C.. Ezechiel aura été missionné pour décrire le temple de Jérusalem aux Juifs de Babylone, insistant sur sa représentation du personnage créateur, du cosmos et de chaque être humain, notions instrumentalisées par les Francs-Maçons dans leur loge. Le troisième temple sera construit par Hérode le Grand, détruit par Titus en 70, et rasé par Hadrien en 135 de notre ère.

Dès le grade d'apprenti, la symbolique du Temple de Jérusalem apparaît dans le vestibule qui leur est réservé, rappelant les 15 marches extérieures du temple, le «heykal» ou partie centrale, où s'assemblent les maçons, et que l'on considère comme «centre du monde», transformable parfois au niveau des Maîtres, en «Débir» ou «Chambre du milieu».

L'architecture intérieure et le mobilier, évoqués dans la Bible sont présents dans la loge, les deux colonnes du temple encadrent le «Débir», le tableau de loge symbolise les marches d'entrée du Temple, les fenêtres à cadres et à grilles ; la pierre rappelle le 1^{er} Livre des Rois (V,32) : «Les maçons de Salomon, de Hiram et les guiblins (de Byblos) équarrissaient et façonnaient le bois et la pierre pour l'édification du Temple» ; les grenades figurant sur le chapiteau des colonnes représentent, comme l'indique Patrick Négrier «la multiplicité des principes comportant l'Etre», le

chandelier (Ménara) à sept branches (cf Genèse, 1, 11 à 13) et enfin le pavé mosaïgue évoquant la terre sainte du Sinaï.

Salomon est souvent présent dans le rituel maçonnique ; s'il clôt le premier des cycles de l'initiation, il ouvre les degrés dits salomoniens.

Au 4^{ème} degré, la loge est présidée par Salomon, au Rite Ecossais Ancien et Accepté, et la Bible, présente sur «l'autel» est ouverte au premier livre des Rois ; les maçons déplorent la mort d'Hiram.

Au 6^{ème} degré, Salomon et Hiram président les activités de la loge, et par une référence souchée sur le Livre des Rois (LX 11 à 13), Salomon pardonnera à un visiteur curieux, en fait l'impétrant, d'être venu s'informer en toute bonne foi.

Au 8^{ème} degré, Salomon recherche un responsable pour le nommer à la tête des cinq ordres d'architecture.

Les 9^{ème}, 10^{ème} et 11^{ème} degrés décrivent des rites de vengeance décidés par Salomon.

La légende développée au 13ème degré où le Président représente Salomon a été décrite dans le «Manuscrit Francken», présenté en France, comme on l'a vu plus haut, par Etienne Morin, en ces termes : Ce roi vertueux (Salomon), supposant qu'avant le Déluge un temple avait peut-être été érigé sur ce lieu, et craignant que ce ne fût au culte de quelque faux dieu... ne voulut pas le construire là. Il partit donc et choisit la plaine d'Arunia (ou «Ornan»).

C'est la légende du temple souterrain d'Henoch que reprendra le texte du rite maconnique. Le président de loge représente encore Salomon au 14^{ème} degré.

Au 27^{ème} degré, le mot de passe sera encore «Salomon». Ainsi ce dernier apparaît comme garant symbolique de la maîtrise sans défaut, du secret, et de l'influence spirituelle de celui qui, élu par ses pairs, dirige une loge maçonnique.

Cette instrumentalisation européenne de ce personnage biblique de Salomon, dans les rites initiatiques, d'abord compagnonniques, puis chevaleresques, puis maçonniques, ne diffère pas, dans un triple rôle mis en valeur par la Bible, de roi, le prophète et le grand prêtre, de ce qu'il peut représenter dans des cérémonies exclusivement religieuses, comme l'ont montré plusieurs intervenants spécialisés dans d'autres régions du monde, asiatiques et africaines.

En tout cas, la remarque de Jung «On ne fabrique pas un symbole, on le découvre», s'applique bien à l'appropriation, par les sociétés initiatiques, du mythe salomonien.

Le SYMBOLISME du SEL

Le Sel Indispensable à la Vie, est Étroitement lié à ses Origines, Mais il Peut aussi la Détruire

Le sel purifie, la Bible mentionne que les villes de Sodome et Gomor l'ont été avec du sel. On change aussi les pécheurs en statues de sel, on éloigne le mauvais sort, et l'on repousse les étrangers indésirables en répandant du sel.

Le porte-parole du Christ comme sel de la terre (Matt, 5, 13) en est certes la force et

la saveur, mais aussi le protecteur contre la corruption. C'est à cette propriété sans doute qu'il faut imputer son usage purificateur dans le Shintô, lorsque la divinité Izanagi, à son retour du royaume des morts, s'est purifiée dans l'eau salée de la mer.



C'est pourquoi l'alliance du sel désigne une alliance que Dieu ne peut briser (Nombres, 18,11; Chroniques, IL 5). Le Lévitique (2,1 .3) fait allusion au sel qui doit accompagner les oblations; en tant que sel de l'alliance, tout sacrifice doit en être pourvu.

Selon l'évangile de Matthieu, Jésus a identifié ses disciples au sel de la terre ; ainsi par extension, être le sel de la terre, c'est représenter l'intégrité et la pureté originelles, c'est appartenir à l'élite morale.

«Est-ce un hasard si, dès la formation du monde au sens biblique de la Genèse, l'histoire du sel se confond avec celle de l'homme ?»

Condiment essentiel et physiologiquement nécessaire à la nourriture, l'aliment du sel est évoqué dans la liturgie baptismale ; sel de la sagesse, il est par là même le symbole de la nourriture spirituelle.

Le caractère pénitentiel qu'on lui attribue quelquefois en la circonstance est, sinon erroné, du moins secondaire. On partage le sel, comme le pain.

- Les exorcistes emploient le sel en tant que Symbole de pureté. Les sorciers l'utilisent aussi pour ses qualités bénéfiques et maléfiques. On dit que le diable ne met jamais de sel dans ses plats!
 - C'est pour cela que le sel exorcise du Mal.
- Pour les alchimistes, le sel est le principe neutre issu des noces philosophales du Soufre et du Mercure. Ce qui brûle, c'est le Soufre; ce qui fume, c'est le Mercure; les Cendres, c'est le Sel.

 Chez les Hébreux, le sel était aussi un élément important du rituel, toute victime devait être consacrée par le sel; par ailleurs, la consommation en commun du sel a parfois la valeur d'une communion, ou d'un lien de fraternité.

Les divers aspects du symbolisme du sel, résultent de ce qu'il est extrait de l'eau de mer par évaporation, c'est, dit Louis-Claude de Saint-Martin, un feu délivré des eaux, à la fois guintessence et opposition.

C'est à l'aide du sel extrait des eaux primordiales, barattées par sa lance, qu'Izanagi divinité du Shintoïsme co-créateur du monde et du Japon, constitua la première île centrale de « Onûgurujirna ».

Á l'inverse, le grain de sel, mêlé à l'eau et qui fond en elle, est un symbole tantrique de la résorption du Moi dans le Soi universel.

«Le sel est conservateur des aliments et destructeur par Corrosion. Son symbole s'applique ainsi à la loi des transmutations physiques et à celles des transmutations morales et spirituelles.»



Combinaison, et partant neutralisation, de deux substances complémentaires, il est, outre leur produit final, formé de cristaux cubiques : c'est l'origine du symbolisme hermétique.

Le sel est la résultante et l'équilibre des propriétés de ses composants. A l'idée de médiation s'ajoutent celles de cristallisation, de solidification,

et aussi celle de stabilité, que précise la forme des cristaux ; Le sel symbolise aussi l'Incorruptibilité.

Consommer ensemble le pain et le sel signifie, pour les Sémites, une amitié indestructible, un sens identique se trouve dans Philon, quand il décrit la nourriture des Thérapeutes lors du Sabbat; celle-ci est composée de pain, de sel d'hysope et d'eau claire.

Les pains de proposition étaient accompagnés de sel. En raison de son caractère rituel, l'usage du sel sera adopté par les chrétiens lors des jeûnes, du baptême, etc.

Le sel peut avoir un tout autre sens symbolique et s'opposer à la fertilité. Ici, la terre salée signifie la terre aride, durcie.

Les Romains répandaient du sel sur la terre des villes qu'ils avaient rasées, pour rendre le sol à jamais stérile.

Les mystiques comparent parfois l'âme à une terre salée ou, au contraire, à une terre fertilisée par la rosée de la grâce ; que se retire ta salure de l'antique condamnation écrit Guillaume de Saint-Thierry, en s'inspirant du Psaume 106, 34

La terre est infertile parce que salée, dira encore Guillaume, en citant un texte de Jérémie, 17, 6. Tout ce qui est salé est amer, l'eau salée est donc une eau d'amertume, elle s'oppose à l'eau claire fertilisante.

Au Japon, la vertu purificatrice et protectrice, du sel s'exerce dans la vie courante, et dans les cérémonies shintoïstes ; sa récolte est l'objet d'un rituel important.

En petits tas près de l'entrée des maisons, sur la margelle des puits, ou sur le sol après les cérémonies funéraires, le sel a le pouvoir de purifier les lieux et les objets qui pourraient, être souillés.

Certains Japonais mettent du sel dans leur maison après le départ d'une personne détestable. Les champions de lutte traditionnelle Sumo, en répandent sur le ring avant le combat, en signe de purification et de loyauté au combat.

Le grand Kami Izanaki-no-Mikoto, s'étant souillé en voulant revoir sa femme aux enfers, alla se purifier par des ablutions dans l'eau de mer au petit détroit Tachibana, situé dans l'ile Kyushyu.

Son nom et celui de sa femme signifient : qui se séduisent mutuellement.

On l'a noté, Au Japon le sel est considéré comme un purificateur puissant, en particulier dans l'eau de mer. Dans le plus ancien livre shintoïste japonais, le Kojiki, on peut lui découvrir une origine mythologique.

Les Romains donnaient du sel aux nouveau-nés et ainsi la sagesse.

Mais ils en jetaient aussi sur le sol des villes conquises et détruites afin que plus rien n'y pousse. Car un manque de sel est aussi de mauvais augure signifiant la fin, le manque, la maladie et la précarité, à l'instar du pain sans sel de la ville de Florence qui fut le symbole de la résistance de la ville assiégée.

Les Egyptiens de haute Egypte en ont échangé à certaines périodes au poids de l'or. Il a été de fait très longtemps une monnaie d'échange, le mot salaire vient du latin « salarium », car les soldats romains étaient payés en sel.

Chez les Grecs, comme chez les Hébreux ou les Arabes, le sel est le symbole de l'amitié, de l'hospitalité, parce qu'il est partagé, et de la parole donnée, parce que sa saveur est indestructible. Homère affirme son caractère divin. Il est employé dans les sacrifices.

Au Moyen-Âge, on pensait qu'avoir du sel au fond d'une poche faisait fuir le démon, et qu'en disperser aux quatre coins de sa maison éloignait le mauvais sort.

Les BANQUETS SYMBOLIQUES

Le **banquet symbolique** tient une large place dans les rituels de la francmaçonnerie.

En Angleterre et aux Etats-Unis, le banquet maçonnique a acquis graduellement une importance telle, qu'il est devenu la raison d'être presque exclusive de l'Ordre luimême.

En France, le rôle des agapes emblématiques est fort modeste.

Il en est de même en Allemagne, en Suisse, en Italie et en Espagne.

L'origine du banquet maçonnique échappe aux investigations des historiens. La grande *Encyclopédie maçonnique* espagnole estime, d'après le savant écrivain maçonnique anglais Hugues, que les premières réunions des enfants d'Hiram ont eu lieu dans des cénacles.

La maçonnerie aurait en des débuts analogues à ceux du christianisme, des agapes réunissaient les adeptes qui cimentaient leurs serments en vidant des coupes emblématiques.

Dans les cultes anciens, les banquets avaient une haute signification et figuraient parmi les cérémonies essentielles.

La maçonnerie, qu'on assimile, non sans raison, aux mystères, a perpétué l'usage des agapes. Elle y a introduit graduellement des formes symboliques en harmonie avec les changements du rite maconnique.

Aujourd'hui, les banquets en usage dans la maçonnerie sont soumis à un rituel qui varie suivant les grades et les rites.

Néanmoins, les dispositions fondamentales sont les mêmes partout. Voici d'abord les usages de table communs à tous les rites.

Le principe de fraternité qui régit l'Ordre maçonnique veut que les banquets se tiennent au grade d'apprenti, afin que tous les maçons puissent y être admis. Les banquets, tenus aux grades supérieurs, sont fort rares, bien que dans les Juridictions de grades après la Maîtrise, les divers Ateliers usent des mêmes pratiques avec les derniers amis.

Au grade d'apprenti, le banquet ne comporte qu'une seule table, disposée en fer-à-cheval. Les Frères prennent place dans le pourtour extérieur du fer-à-cheval. Le pourtour intérieur reste libre.

Dans les rites Anglo-Saxons, le Maître des Cérémonies et les Diacres se placent dans l'intérieur du fer-à-cheval, en face du Vénérable Maître. Toutefois, cette règle n'est pas absolue.

Quand les frères sont nombreux et que l'exiguïté du local en fait une loi, l'intérieur se trouve rempli. Les places sont distribuées comme en loge.

Le Vénérable Maître occupe le milieu extérieur de la table; aux deux extrémités se placent le Premier et le Second Surveillant. Le Vénérable Maître conduit les travaux. Les Surveillants et le Maître des Cérémonies reçoivent ses ordres et les transmettent aux convives.

Les santés sont commandées et ordonnées par le Vénérable Maître, qui peut cependant déléguer le commandement des armes, dans les santés, à quelques-uns des Officiers, ou même à de simples apprentis.

Sur la table, la vaisselle, les verres, les couteaux, etc..., doivent être rangés en lignes parallèles.

Dans quelques loges, on dessine sur la nappe des cordons de couleur pour mieux observer les alignements.

- La première ligne, partant de l'intérieur, est pour les plats,
- La deuxième est pour les bouteilles et les carafes,
- La troisième est celle des verres,
- La quatrième celle des assiettes.

Les ustensiles de table ont des noms symboliques qui varient avec les degrés et les rites.

Voici la nomenclature la plus généralement adoptée.

La table se nomme Plateforme ; la nappe, Voile ; la serviette, Drapeau ; le plat, Plateau ; l'assiette, Tuile ; la cuillère, Truelle ; la fourchette, Pioche ; le couteau, Glaive ; la bouteille ou carafe, Barrique ; le verre, Canon ; les lumières, Etoiles ; les mouchettes, Pinces ; les chaises, Stalles ; les mets en général; Matériaux ; le pain, Pierre brute ; le vin, Poudre forte, rouge ou blanche ; l'eau, Poudre faible ; le cidre ou la bière, Poudre jaune ; les liqueurs, Poudre fulminante ; le sel, Sable ; le poivre, Ciment ou sable jaune.

Manger, c'est Mastiquer ; boire, c'est Tirer une canonnée ; découper, c'est Dégrossir.

Cette terminologie offre de nombreuses variantes, notamment dans la maçonnerie d'adoption (régime français).

Ici, la table se nomme Atelier; la serviette, Tablier; les assiettes, Patères; les plats, Auges; la cuillère, Truelle; la fourchette, Pince; le couteau, Glaive; la bouteille,

Jane; la carafe, Cruche; le verre, Lampe; boire, c'est souffler une lampe; le pain s'appelle Manne ou Pierre blanche; le vin, Huile rouge ou blanche; l'eau, Huile faible; le vin de ligueur, Huile forte; la ligueur, Huile fulminante; le sel, Eau sèche.

Les santés réglementaires sont au nombre de sept.

Ce chiffre a été réduit à cinq par divers rites peu soucieux de l'antique symbolisme. Il y a d'abord la santé du Chef de l'Etat, qui est suivie des santés que voici : celle du Grand-Maître ou de la Puissance Suprême de l'Ordre; celle du Vénérable Maître de la loge; celle des deux Surveillants; celle des visiteurs; celle des Officiers de la loge : on y joint celles des nouveaux initiés ou affiliés, lorsqu'il y en a; enfin, celle de tous les Maçons répandus sur la surface du globe.

Entre la sixième et la septième, on intercale toutes les santés que l'on juge à propos d'ajouter. Les trois premières santés, ainsi que la dernière, se tirent debout ; à celleci, les frères servants sont appelés pour former, avec tous les frères, la Chaîne d'union.

Le chiffre de sept, fixé pour les toasts maçonniques, a une raison d'être symbolique. Il rappelle les sept libations que faisaient les initiés perses, égyptiens et grecs, en l'honneur des sept planètes dont les jours de la semaine portent les noms.

- ✓ La première, libation était offerte, au Soleil, flambeau du monde, qui symbolise le chef de l'Etat.
- ✓ La deuxième était offerte à la Lune, astre des nuits et des mystères, qui a pour correspondant dans l'ordre le Grand-Maître.
- ✓ La troisième était consacrée à Mars qui présidait également aux conseils et aux combats, et qui figure le Vénérable Maître.
- ✓ La quatrième était celle de Mercure (Anubis chez les Egyptiens), la personnification de la surveillance.
- La cinquième était offerte à Jupiter, dieu de l'hospitalité; elle est consacrée aux visiteurs.
- ✓ La sixième était celle de Vénus, déesse de la génération; elle est celle des nouveaux initiés, récemment engendrés dans l'ordre.
- ✓ Enfin, la septième libation était offerte à Saturne, dieu des temps, image de l'immensité. Elle est portée à l'universalité des maçons.

Les convives forment un cercle. Les servants viennent s'y mêler, en souvenir des saturnales, où les esclaves partageaient les plaisirs de leurs maîtres.

Les santés se tirent de la manière suivante :

- Le Vénérable Maître ordonne de charger les canons (remplir les verres) et de tout aligner.
- 2) Il prévient que l'on portera la santé debout ou assis.
- 3) Quand tout est disposé, un coup de maillet fait lever tous les frères ; ils mettent le drapeau sous le bras gauche et se tiennent à l'ordre.
- 4) Le Vénérable Maître annonce la santé que l'on va tirer, et, s'il ne commande pas lui-même les mouvements, il désigne le frère qui en sera chargé.
- 5) Selon le rite, il commande l'exercice comme il convient. A ces mots, tous les frères décrivent la figure représentative du rite et du grade.

Lorsqu'il y a lieu, le maître des cérémonies, faisant fonction d'ambassadeur, répond à la santé. Le Vénérable Maître suspend ensuite les travaux de table, et l'on reprend les occupations du banquet.

Il est d'usage de mettre l'Atelier en récréation pendant l'intervalle des santés et de laisser aux frères la liberté de parler; mais au premier coup de maillet, tous doivent faire le plus grand silence, se mettre à l'ordre de table et prêter attention à ce qui va être dit ou ordonné.

L'Ordre de table diffère d'un Rite à l'autre.

Détail important. Lorsqu'un Frère commet une faute, il est condamné par le Vénérable Maître à tirer une canonnée de poudre faible (à boire un verre d'eau), et l'instrument du supplice lui est présenté, entre les deux colonnes, par le Maître des Cérémonies.

Le symbolisme maçonnique établit un parallèle entre cet usage et un trait bien connu de la mythologie grecque. Les dieux qui se parjuraient, après avoir juré par le Styx, étaient condamnés à boire une coupe de cette eau empoisonnée.

Il est d'usage de chanter des hymnes symboliques dans les banquets de la maçonnerie. Les plus connus d'entre ces cantiques sont la *Chanson d'union*, qui couronne les agapes symboliques en Angleterre.

On en trouve une traduction fidèle dans la *Lyre maçonnique*. Le chant de l'hymne symbolique est le signal de la fin du banquet.

Un baiser fraternel clôt les agapes.

Parmi les variantes les plus remarquables du rite symbolique, il importe de signaler les suivantes.

Dans les grades Chapitraux, il y a le banquet des élus, correspondant à la même cérémonie de l'Elu des quinze, du rite écossais (10ème degré).

lci, les verres sont nommés urnes et les couteaux, poignards.

Le commandement des santés se distingue par cet ordre : « Plongeons le poignard dans l'urne ! »

Ce mouvement s'exécute par trois fois au cri de *Nekam*, terme hébraïque qui n'a pas de signification bien déterminée, mais généralement défini par Vengeance.

Dans le banquet des grands élus écossais, les verres sont nommés coupes. La coupe, aux divers commandements, est manœuvrée de manière à former la croix de Saint-André, X.

Le banquet des chevaliers d'Orient se distingue par un apparat militaire qui lui est propre.

Les chevaliers d'Orient travaillent d'une main et combattent de l'autre. C'est dire qu'ils ne se séparent pas du couteau.

Les particularités du banquet des souverains princes, rose-croix, sont intéressantes à rappeler.

lci, l'on donne à la table la forme d'une croix grecque. L'ensemble des usages rappelle les réfectoires mystiques.

Les verres sont nommés calices; la table est un autel.

Je citerai, enfin, le banquet des chevaliers d'Orient et d'Occident.

La fin des toasts est marquée par un battement général du pied sur le parquet. La salle offre un aspect emblématique spécial.

On y remarque le chandelier à sept branches sous un dais d'azur rond; de chaque côté, la lune et le soleil ; sous le chandelier, la couronné boréale; dessous, un homme nu, les bras ouverts, les pieds sur l'intérieur d'un croissant.

Les banquets maçonniques ont acquis en Amérique une importance telle qu'ils ont fini par effacer les tenues de loge.

L'abus a provoqué, de vives critiques. On est allé si loin dans la réaction que plusieurs obédiences ont interdit l'usage des boissons alcoolisées dans les agapes de l'Ordre.

Avec Modératíon





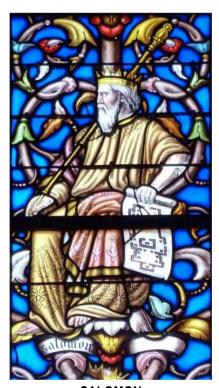


« ZOROBABEL » est une revue

du Suprême Grand Chapitre de l'Ancienne Maçonnerie d'York Maçonnerie de la Marque et de l'Arc Royal du Grand Orient de France 16 rue Cadet - 75009 PARIS

Comité de Rédaction

J∴P∴	AK∴
G∴	BL∴
J∴-L∴	во∴
G∴	GU∴
J∴	LE∴
В∴	PI∴
В∴	SI∴



SALOMON

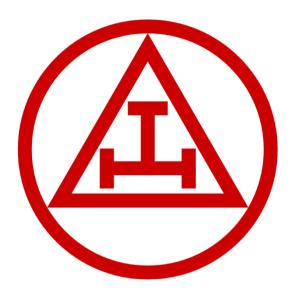
Tablier de l'Arche Royale



Soie brodée début du XIXème siècle.

Angleterre rare tablier de l'Arche Royale, soie à décor polychrome finement brodé. Au centre des deux Colonnes formant l'Arche, figurent l'Arche d'Alliance, les Chérubins et Zorababel.

L'Œil qui voit tout surplombe la scène. De part et d'autre, sont disposés l'Agneau et les Outils symboliques. Sur la bavette, la devise «**Sit Lux et Lux fuit**» (Que la Lumière soit et la Lumière fut) sous un Soleil rayonnant.



Suprême Grand Chapitre de l'Ancienne Maçonnerie d'York Maçonnerie de la Marque et de l'Arc Royal du Grand Orient de France 16 rue Cadet - 75009 PARIS